

DETECTIVE

AU PAYS DE TORQUEMADA

Dans la guerre civile déchaînée en Espagne, ne retrouve-t-on pas la fureur et la foi des autodafés de jadis ?

Lire, pages 2 et 3, l'hallucinant reportage de Marcel MONTARRON.



AU DAY S TORQUEM

— Tu seras emmurée vivante.
suspendra dans ton caveau contiendra
mèche pour brûler jusqu'au delà

ATROCITÉS de la guerre civile en Espagne : leurs fauves ou flamboyantes des incendies, cadavres alignés le long des murs, criblés de balles, ténèbres épaisses des cachots et des incarcérations secrètes, visages de tortionnaires et de bourreaux, ce vaste drame aux tableaux d'horreur et de cauchemar ne nous fait-il pas songer aux fièvres, aux tempêtes d'un autre âge, aux crimes et aux tortures sans nombre de la sanglante Inquisition, à l'hallucinante et légendaire figure de Thomas de Torquemada !

On a beaucoup parlé, aux premières heures de la guerre civile, des incendies d'église et des religieuses embaumées, dont la foule déterra les cercueils...

Les rebelles, croyant bénéficier de la protection qui couvrirait autrefois les fauteurs de crimes, dans les lieux, dans les édifices sacrés, s'étaient enfermés dans les cloîtres, pour y tirer sur le peuple.

Ils s'y étaient enfermés comme ils s'étaient enfermés à l'église Santa-Maria del Mar, à l'église El Pino, au couvent des Carmélites, maisons de Dieu transformées en redoutes d'insurgés, au soir du dimanche tragique.

Le lendemain, vers midi, églises et couvents brûlaient.

En y mettant le feu, c'était le symbole d'une oppression séculaire, d'un pouvoir hostile que le peuple voulait anéantir. Et ce n'est sans doute pas par simple goût de l'horreur macabre qu'on avait sorti de leur tombe, qu'on avait libéré des cachots souterrains, où certaines d'entre elles avaient été emmurées vivantes, ces religieuses, ces nonnes recluses deux fois mortes, avec leurs lambeaux d'étoffes et leurs chairs desséchées...

Car l'aspect le plus exaltant de cette tragédie des deux Espagnes ennemies, c'est peut-être cette ardente et terrible volonté populaire de résister, pour l'abattre définitivement, à l'oppression des forces du passé.

Ce décor de cloîtres, d'églises et de prisons, ce funèbre décor d'Inquisition avait, dans le sol brûlé de la vieille Espagne, des racines si profondes qu'il s'en dégagait encore, après des siècles, une sorte de terreur quasi collective.

De cette imagerie à la Goya, que restera-t-il demain ? De l'actuel chaos de haines, de misères et de violences, que va-t-il surgir ? Brûlantes et périlleuses questions.

Quittons, en attendant l'avenir, l'Espagne d'aujourd'hui, l'Espagne des miliciens du peuple en armes, des bannières rouges et noires, des villes assiégées, les combats meurtriers, des exécutions sommaires...ournons-nous vers le passé; revivons ensemble, dans leur décor, dans leur étrange climat, quelques pages de cette Inquisition dont le bilan, après trois siècles et demi de tyrannie, se fixa ainsi :

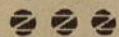
Trente-cinq mille individus brûlés vifs ;

Dix-neuf mille individus brûlés en effigie, après avoir, en chair et en os, succombé pour la plupart dans les tortures ;

Deux cent quatre-vingt-dix mille individus condamnés aux galères ou à la prison perpétuelle ;

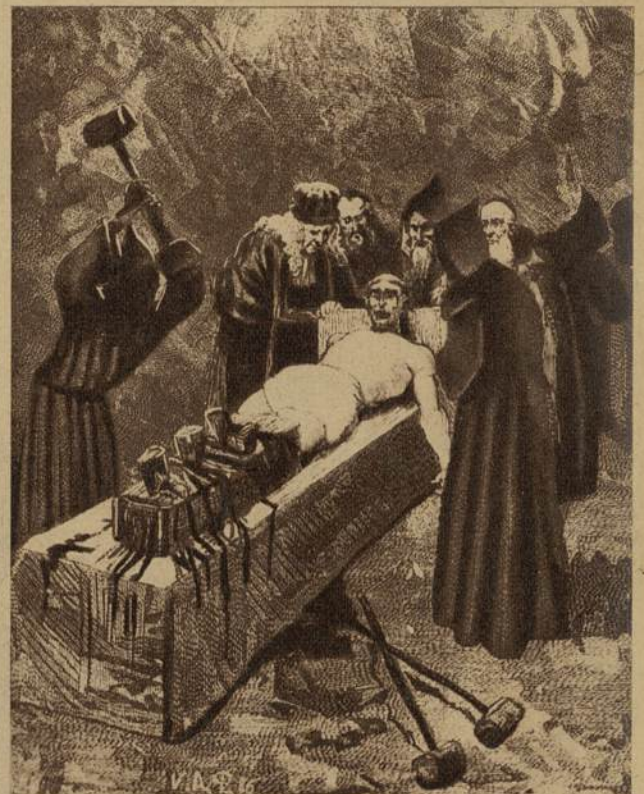
Cinq millions d'individus ruinés, mis en déchéance, exilés, au nom du Christ.

Demain, au nom de la paix sociale, combien de victimes aura faits cette guerre civile voulue et préparée par des généraux factieux ?



L'Alcazar, au cœur même de Tolède, résistait encore au siège des milices populaires sous le bombardement ; l'un des obus avait déjà ébréché l'édifice jusqu'au second étage ; les insurgés tenaient toujours, au mépris de la vie des innocentes créatures qui s'y étaient enfermées avec eux. Sous la brûlante lumière de midi, la ville se terrait au fond d'un immense cirque de collines, sur les bords du Tage aux eaux vertes.

Mais au quinzième siècle, à l'époque où commence



ce récit, Tolède, qui compte aujourd'hui à peine quinze mille âmes, en avait deux cent mille. La Cour y résidait, mais la garde du roi Ferdinand pâlisait devant celle de Torquemada, forte de deux cents hommes à pied. Le Grand Inquisiteur savait sa vie menacée. Le roi lui avait accordé cette impressionnante escorte. Contre les ennemis secrets qui eussent tenté de pénétrer près de lui pour le tuer, Torquemada portait, en outre, toujours sur sa table ou ses vêtements, la *défense de licorne*, grâce à quoi il pouvait, disait-on, déceler les poisons.



Pensif, et le cœur plein d'angoisse, Ramiro Sanchez regardait défiler la garde de l'Inquisiteur. C'était un beau jeune homme de vingt ans, le fils d'une des plus riches familles de l'Espagne. La fatigue du voyage, l'anxiété qui le rongait secrètement donnaient à son regard, aux lignes de son visage, une noblesse émouvante. Il était arrivé le jour même de Saragosse. Il avait le dessein d'aller à la Cour, de s'y faire recevoir par les amis qu'il avait près du roi, pour tenter de sauver celle qu'il aimait : Agar, une danseuse juive que l'Inquisition avait condamnée à mort.

Il n'avait pas un instant à perdre. Chaque minute de retard pouvait coûter la vie de sa maîtresse. Que n'eût-il fait pour la sauver ? Il se sentait prêt, s'il échouait auprès des amis du roi, à pénétrer jusqu'à Torquemada, à tenter de le voir, pour se jeter à ses genoux, pour fléchir sa pitié.

Il ne pouvait détacher sa pensée des jours tragiques qu'il venait de vivre. Depuis le jour où Ramiro Sanchez avait connu la jolie danseuse, il ne la quittait que pour la reconduire, chaque soir, chez ses parents, au quartier juif de Saragosse. Le bonheur qu'il vivait ainsi ne semblait devoir jamais finir. Et puis, soudain, le malheur s'était abattu sur eux, avec cette aveugle cruauté qui n'épargne ni le cœur ni la raison.

Depuis longtemps, la juiverie de Saragosse était signalée au Saint-Office. On accusait les Juifs d'entretenir un commerce impie avec les esprits malfai-

DE ADA

Et la veilleuse qu'on
assez d'huile et de
de ta mort !



sants de l'autre monde. On avait répandu le bruit qu'ils crucifiaient les enfants des chrétiens, pour se venger des outrages qu'on leur infligeait.

Un soir, les hommes de l'Inquisition avaient fait irruption dans la maison d'Agar. Ramiro Sanchez s'y trouvait. Les sbires de Torquemada s'emparèrent de la jeune fille et de son amant et les conduisirent en prison.

Don Sanchez ignorait la sombre et terrible puissance de l'Inquisition. Il crut que quelques heures suffiraient à reconnaître l'erreur dont ils étaient victimes. Il espéra que, le lendemain, l'innocence de sa maîtresse serait reconnue, et qu'il serait lui-même remis en liberté.

Deux jours passèrent. Malgré ses protestations, Sanchez n'avait pu alerter sa famille. La terreur qu'inspirait Torquemada était telle que ceux qu'il frappait se trouvaient aussitôt isolés du reste du monde. Nul ne se souciait d'intervenir en faveur d'un prisonnier, par crainte de partager le châtement suspendu sur sa tête.

Le troisième jour, le jeune homme fut conduit devant le tribunal. L'Inquisiteur, dont le fauteuil de velours noir se dressait derrière une table circulaire, sous un grand crucifix d'argent, était Pierre Arbuès, l'homme qui faisait trembler tout Saragosse et, sans relâche, remplissait les cachots de la ville.

— On t'a trouvé dans la juiverie le jour du Sabbat, demanda l'Inquisiteur, est-ce vrai ?

— C'est exact, répondit Sanchez.

— Et tu t'y trouvais avec la Juive Agar ?

— Agar est celle que j'aime ; est-ce cet amour que vous me reprochez ?

— Si tu veux éviter l'humiliation des tortures, dis-nous les noms de ceux qui se livraient, sous tes yeux, aux pratiques impures du Sabbat !

— Je l'ignore, et ni vos questions ni vos tortures ne pourront me faire répondre.

L'Inquisiteur eut un étrange sourire. Sur un signe de sa main, Ramiro Sanchez fut conduit à la chambre du tourment. Des hommes masqués l'escortaient. Il parcourut ainsi tout un dédale de sombres et tortueux couloirs, d'escaliers humides et glissants.

Et, au moment où il allait franchir le sinistre seuil de la salle des tortures, il dut se ranger contre la muraille pour laisser passer un hallucinant cortège d'hommes et de femmes. Ah ! ce misérable troupeau d'êtres nus jusqu'à la ceinture, et que des sbires poussaient devant eux, à coups de fouet, comme des bêtes, il le revoyait encore.

Une femme, aux cheveux dénoués sur ses épaules nues, marchait la dernière. En passant près de Sanchez, elle leva la tête et poussa un cri. Agar venait de reconnaître son amant. Elle voulut s'approcher de lui, poser, ne fût-ce qu'une seconde, sa tête contre l'épaule du jeune homme. Mais un coup de fouet claqua derrière elle. La lanière de cuir zébra d'un mince filet de sang le dos nu de la malheureuse. Don Sanchez sentit brûler en lui, à travers sa douleur, un désir de vengeance si violent qu'il crut défaillir... Les plus cruelles morsures lui parurent douces à côté de cette morsure-là.

Mais les souffrances qui l'attendaient ne faisaient que commencer. La pensée obsédée par l'image déchirante de celle qu'on avait martyrisée sous ses yeux affolés de rage impuissante, il s'abandonna aux bourreaux.

On le lia, ce jour-là, à une sorte de potence, où, les mains attachées derrière le dos, on le hissa jusqu'à la voûte, pour le laisser retomber à un demi-pied du sol. On l'attachait, le jour suivant, à un chevalet de bois. Un garrot de bois servait à resserrer les cordes, et, tandis que les liens lui entraînaient dans la chair, on appliqua sur son visage un linge mouillé dont une partie fut introduite au fond de la gorge. Puis on commença à verser lentement de l'eau dans sa bouche et dans son nez. Il suffoquait, respirant avec peine et se raidissant contre la dou-

leur. Le troisième jour, enfin, ce fut l'épreuve du feu. On l'attachait sur un banc, on frotta ses pieds nus avec une éponge imbibée d'huile, puis on l'approcha d'un brasier.

Il crut défaillir de douleur. Il ne pouvait imaginer qu'Agar eût enduré de telles tortures, et c'est cette horrible pensée qui lui faisait dominer ses souffrances.

Au début de chaque épreuve, on lui répétait la même phrase :

— Si tu veux avouer que la Juive a tué un enfant, tu es libre.

Libre ? Cette pensée revenait le visiter dans la solitude de son cachot. Elle passait et repassait dans sa tête bourdonnante de fièvre. Libre, il tenterait l'impossible pour sauver Agar. Et si nulle démarche, nulle prière ne trouvait grâce auprès de la Cour, si Agar ne pouvait échapper au châtement, libre, il consacrerait ses jours à la vengeance.

Carillo, le frère d'Agar, était venu lui-même donner ce conseil à don Sanchez. Il avait vu sa sœur dans son cachot. Elle aussi suppliait son amant de ne plus s'obstiner, de consentir à faire les aveux qui lui étaient demandés, de tout accepter...

Mentir, accuser Agar : le cœur et l'esprit de don Sanchez se soulevaient à cette pensée. Mais quelle lueur d'espoir pouvait-il attendre, hors de cette terrible impasse ?

Sanchez avait préparé son récit. Comparaisant à nouveau devant l'Inquisiteur de Saragosse, il le débita sans hésiter :

— C'est vrai, souscrivit-il, les Juifs de la maison d'Agar ont, un soir de Sabbat, sacrifié un enfant, mais Agar n'a pris aucune part au sacrifice. Accordez-lui sa grâce et je m'engage à ramener à Dieu cette âme que Satan a surprise.

L'Inquisiteur demeura silencieux.

— Puis-je, en tout cas, vous adresser une prière ? Si cette jeune fille est destinée à mourir, puis-je espérer la voir, une dernière fois, avant sa mort ?

— Je ne puis encore vous donner de réponse, expliqua Pierre Arbuès ; allez à Tolède, voyez vos amis, nous reparlerons de votre vœu à votre retour.



Don Sanchez fut reçu assez froidement par ses amis de Tolède. Parce qu'il sortait des prisons de l'Inquisition, il fut considéré comme un indésirable. Plutôt que de demander de nouvelles faveurs, on l'engagea à se faire oublier et à se retirer d'une ville où sa présence serait bientôt signalée à Torquemada.

Don Sanchez regarda ses amis avec stupeur. Il ne les reconnaissait plus. Pour un peu, on lui eût reproché d'avoir eu, pour maîtresse, une Juive...

Il sortit du palais, le cœur lourd de détresse. Sur la place de Tolède, il se sentit toucher à l'épaule. Il se retourna. Carillo, le frère d'Agar, était devant lui.

— Seigneur Sanchez, dit-il, je n'ai appris, que quelques heures après, votre départ de Saragosse pour Tolède. Un pareil voyage était inutile...

— Que veux-tu dire ?

— Agar est morte.

— Morte ! répéta le jeune homme avec un cri terrible, mais elle était vivante encore le jour de mon départ. Pierre Arbuès devait m'accorder, à mon retour de Tolède, la faveur de lui rendre visite.

— Agar est morte, le troisième jour de sa détention, emmurée vivante. Je le savais. C'est pourquoi je vous ai conseillé d'accepter d'être rendu à la liberté, pour la venger. Malheur à ceux qui l'ont tuée ! Ses bourreaux n'ont eu pitié ni de ses larmes, ni de ses prières, ni de ses souffrances. Comme aucune épreuve n'avait eu raison de son courage, l'Inquisiteur ordonna de l'emurer vivante. On suspendit dans son caveau une veilleuse funèbre, contenant assez d'huile et de mèche pour brûler pendant des

jours et des nuits, jusqu'au delà de la mort de la malheureuse.

— Je la vengerai ! promit Sanchez.



Le 25 septembre 1485, à onze heures du soir, trois hommes entraient dans l'église de Saragosse et allaient dévotement s'agenouiller.

L'église était presque vide et peu éclairée. Des chanoines, dans le chœur, marmonnaient des prières.

Selon son habitude, Pierre Arbuès venait d'arriver, s'était agenouillé derrière un pilier et s'était mis à prier. Le tortionnaire aimait prier pour ses victimes. Il priait, profondément absorbé, les yeux cachés dans ses mains.

Alors, une ombre, soudain, s'approcha de lui. Une lame d'épée brilla comme un éclair.

L'Inquisiteur poussa un hurlement terrible dont l'écho résonna dans l'église.

— A toi, Pierre Arbuès ! s'était écrié le meurtrier, de la part de Ramiro Sanchez, époux, devant Dieu, d'Agar assassinée.

Marcel MONTARRON.



Le mystère



L'odieux assassin n'eût certainement pas approché du "château" si les chiens redoutables avaient été là.



M. Maudet était parti pour la chasse tandis que se déroulait chez lui le drame sauvage et mystérieux.



Augustine Royer occupait une petite mansarde, au milieu de la façade du château de Landivy.

Mayenne (de nos envoyés spéciaux).

PAR ce bel après-midi dominical, M. Brionne, industriel de Fougères, avait dit à sa jeune bonne, cependant qu'il s'apprêtait à partir pour Landivy, petit bourg normand des confins de la Mayenne :

— Marie, je vous emmène ! Je vais rendre à mon beau-père, M. Maudet, la clef de sa villa de Saint-Jean-le-Thomas, où nous avons passé les vacances. Mettez votre chapeau, ma fille. Ça vous fera du bien de prendre un peu l'air de la campagne. Et vous ne serez sûrement pas fâchée de revoir à Landivy votre collègue, l'excellente Augustine, que nous trouverons sans doute, après, vèpres, en train de jeter du grain aux poules ou de préparer le dîner.

On fut bientôt au château de Landivy, qui n'est en réalité, au milieu d'un vrai jardin de presbytère, qu'un cube gris et nu dont l'étage est coiffé d'un haut toit d'ardoise à quatre pans, où s'ouvre, sur chaque face, trois fenêtres de mansardes.

Mais les deux chiens méchants n'aboyèrent pas quand l'auto entra dans la cour. La paix baignait l'austère demeure. La solitude semblait régner derrière les fenêtres aux rideaux blancs.

— Mon beau-frère Henri, le maire de Landivy, est en pèlerinage à Lourdes, pensa à haute voix M. Brionne. Mais où est donc passé mon beau-père ? A la chasse, sans doute, avec son ami le docteur Leroux, puisqu'il a emmené les deux chiens...

— N'importe ! coupa Mlle Huard. Nous trouverons tout de même Gustine.

De fait, la servante du père et du fils Maudet ne devait pas être bien loin, car la porte du perron

n'était que tirée contre le chambranle. L'un précédant l'autre, M. Brionne et sa bonne entrèrent donc. Mais point de réponse, pas le moindre mouvement dans la solitaire demeure, envahie par la pénombre.

— Eh bien ! résolut alors M. Brionne, je vais voir ma grand-mère qui habite également le bourg. Vous, pendant ce temps-là, Marie, promenez-vous dans le jardin, allez-voir les lapins, ou prenez un livre dans la bibliothèque de M. Henri.

Restée seule dans la place, Marie Huard ne tarda pas à s'aventurer à l'étage ; puis, sous les combles. Parvenue tout au sommet de l'escalier, sous la toiture, elle ne manqua pas de risquer un regard par un interstice de la vieille porte, fendue par le travail du temps.

L'affreux spectacle qu'elle aperçut par l'étroite fissure faillit lui arrêter net les battements du cœur. Le cri qui lui vint du fond d'elle-même ne passa pas la gorge soudainement contractée. La peur lui glaça les veines. Elle redescendit, comme hallucinée, le raide escalier de la mansarde ; et revenue au rez-de-chaussée, portée par une force qu'elle n'avait pourtant plus en elle, Marie s'effondra dans un fauteuil, à demi-morte d'émotion.

M. Brionne revint juste à ce moment-là. La pâleur de sa bonne, son visage défiguré, son attitude bouleversée le saisirent d'angoisse. Mais Mlle Huard ne put qu'indiquer du doigt l'étage supérieur de la maison. Et le seul mot que lui permit d'exhaler son dramatique désorroi fut :

— Gustine !..

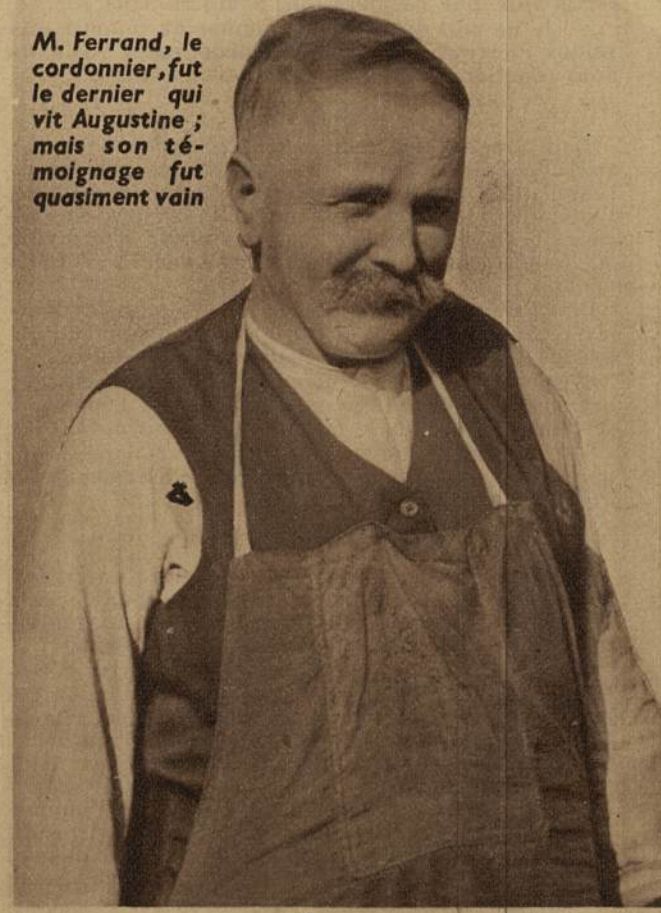
Un moment après, redescendu quatre à quatre, aussi pâle, aussi bouleversé que sa bonne, M. Brionne courait chez le garde-champêtre, le bon vieux M. Pérelle, pour lui annoncer son effroyable découverte et le presser d'aller alerter la maréchaussée. Il haletait :

— Vite, les gendarmes ! La bonne de M. le maire, Augustine Royer, a été assassinée.

Le lieu tragique offrait un spectacle hallucinant. Forme claire dans la pénombre de la soupente, sur le volumineux matelas de son lit campagnard, la malheureuse Augustine gisait à plat ventre, dans une attitude macabrement indécente, sa chemise de grosse toile écrue relevée jusqu'aux aisselles. Deux mouchoirs noués avec une force inexorable serraient profondément le cou. On retourna le cadavre. La grimace épouvantable de la morte, aux joues étrangement rebondies, dénonçait un tampon enfoui dans la bouche. On l'extirpa. C'était le pantalon de l'humble servante !

Le désordre qui régnait autour du lit funèbre révélait nettement que l'odieux assassinat avait été précédé d'une lutte farouche. Une chaise était démolie. Une bouteille de Bénédicte, qui avait contenu de l'essence pour nettoyer les vêtements, gisait en

M. Ferrand, le cordonnier, fut le dernier qui vit Augustine ; mais son témoignage fut quasiment vain



débris sous la table. Et près d'elle, sur le parquet, brillait un objet de cuivre qui avait également servi dans la lutte sauvage. C'était un crucifix ! La croix brisée était tombée parmi les éclats de verre de la meurtrière bouteille. Le Christ s'en était détaché. Il étendait — amère antithèse ! — ses bras miséricordieux dans le sang du crime...

Cependant que l'actif gendarme Duclos et le vénérable garde champêtre procédaient aux premières constatations, la tragique nouvelle s'était répandue comme traînée de poudre à travers le paisible bourg, provoquant parmi la population une émotion violente et unanime.

M. Ferrand, le débonnaire cordonnier, était particulièrement entouré de curieux avides, qui le pressaient de questions. Car il avait été le dernier à avoir vu la malheureuse servante du maire du pays.

— Hélas ! disait-il, mon témoignage est de bien minime importance. Cette pauvre Gustine, pour laquelle nous avons tous tant d'estime, est venue chez moi hier soir, à la nuit close, vers vingt et une heures, pour me réclamer ses souliers du dimanche, vu qu'elle devait aller aujourd'hui comme presque chaque semaine voir son vieux père à Savigny, son pays natal. Nous avons parlé « de la pluie et du beau temps » pendant une dizaine de minutes. Mais vous savez tous que Gustine n'entraînait jamais dans les confidences, si ce n'est à confesse...

Le Parquet de Mayenne était arrivé, accompagné du médecin légiste d'Ernée, M. Chevallier. Ils ne laissèrent pas d'entendre de nombreux témoins, dont notamment les plus proches voisins et les habitués de la maison du drame. Mais, vaine enquête !

On put toutefois reconstituer, d'après les constatations des premiers enquêteurs, les circonstances matérielles du sauvage assassinat.

Gustine revient donc vers vingt et une heures, de chez le cordonnier. Elle regagne sa mansarde, sans prendre la précaution de fermer à clef les portes de la demeure, car on n'a pas accoutumé, chez beaucoup de paysans normands, de se soucier des éventuels intrus mal intentionnés. Avant de se mettre au lit, elle prépare, pour le départ du lendemain, ses habits du dimanche : son petit chapeau de paille noire, sa modeste robe gris foncé qu'elle détache à l'aide de l'essence contenue dans la bouteille de Bénédicte. Puis, elle prie dévotement, un moment, et échange ensuite ses grossiers vêtements de servante campagnarde contre sa chemise de nuit, rugueuse et sans ornements, telle un « déshabillé » de bonne sœur. Avant d'éteindre, elle se plaît à tourner les pages d'un almanach religieux, et à poursuivre la lecture d'un livre auquel elle attache un avide intérêt, lequel ouvrage, fort honnête en réalité, est couvert d'un titre et de sous-titres apparemment fallacieux :

GUIDE DES PLAISIRS DE PARIS

Ce qu'il faut voir - Ce qu'il faut savoir.

Où l'on s'amuse - Comment on s'amuse.

Elle se documente ainsi sur la splendeur architecturale de Notre-Dame, la statuaire des Tuileries, les mérites du Louvre et les « amusements » de la Comédie-Française, du Châtelet ou de l'Opéra-Comique...

Puis, elle plonge la mansarde dans les ténèbres. Soudain un bruit léger lui fait rouvrir l'œil et tendre l'oreille. Il lui a semblé qu'une marche de l'escalier avait craqué sous un pas. Elle écoute, attentive mais brave. Une minute s'écoule, paisible dans le profond silence de la solitude nocturne. Puis, un nouveau craquement, cette fois tout près de la porte. Pas de doute : quelqu'un s'est introduit dans la mai-



Les propos d'une habitante du bourg faillirent perdre M. Renard, dont le visage était griffé.

de Landivy



La courageuse Augustine s'arma de son crucifix pour se défendre; mais elle n'en fut pas moins vaincue...

son, sachant l'un des maîtres du logis en pèlerinage à Lourdes, l'autre à la chasse avec les deux chiens redoutables.

— C'est quelqu'un qui compte « profiter » de ma solitude pour s'en prendre à *mé*, se dit-elle, puisqu'il vient tout droit à ma chambre. Eh ben ! qu'il va trouver à qui se mesurer. Je suis petite ; mais j'ai du muscle. Il ne rentrera pas facilement dans ma soupente...

Elle bondit et se jette sur la porte, l'épaulant de toute sa force. Le noctambule mal intentionné est de l'autre côté de l'huis. Il essaie d'ouvrir. Il pousse. En vain ! La porte s'entr'ouvre faiblement, mais ne cède point. Il comprend que Gustine l'a entendu et qu'elle lui oppose sa courageuse résistance ; mais décidé à accomplir sa criminelle résolution, il s'acharne sur l'obstacle, tentant de le forcer à coups d'épaules et de semelles (les éclats de bois en témoignent). Sa brutalité finit par l'emporter sur la bravoure de la robuste servante normande et, dès lors, la lutte acharnée se poursuit à l'intérieur de la mansarde, dans les incertaines ténèbres.

Gustine a saisi une chaise pour se défendre. Elle la brandit, frappe à la volée à l'aide de cette arme de fortune. Mais la chaise se brise. Le lâche agresseur se voit alors assuré de la victoire. Il saisit la bouteille de Bénédicte, prêt à massacrer sa victime haletante. Pourtant, elle luttera jusqu'au bout, dût-elle utiliser, pour sauver sa vie, tout le matériel dont elle

peut se saisir comme arme. A tâtons, dans l'inférieure nuit qui remplit la mansarde, sa main a justement rencontré une branche de la croix. Elle l'empoigne. Le Christ et la bouteille de Bénédicte disputent l'issue de la sauvage bataille. Quelle dramatique allégorie que celle-ci ! Les esprits imaginatifs y verront le poignant symbole de la lutte de la vertu contre le crime. Hélas ! une fois de plus, la victoire revint au crime...

Mais quel était l'odieux adversaire qui avait provoqué l'effroyable combat ? Pourquoi s'était-il attaqué à la malheureuse Gustine, humble fille à gages qui, par ailleurs, était regardée dans tout le pays comme une de ces dévotes plus mystiques qu'humaines ? Quelle inimitié ou quelle tentation avait-elle bien pu susciter, elle, qui vivait pour ainsi dire retranchée de toutes les imperfections de ce monde ? Les enquêteurs se trouvaient devant un mystère aussi ténébreux que la nuit dans laquelle avait été commis le terrible assassinat.

Mme Bouhallier, femme de ménage qui secondait quotidiennement Augustine dans ses travaux domestiques, leur fournit cependant une déclaration qui parut capable de faciliter les investigations.

— Gustine, leur dit-elle, gagnait trois mille francs par an ; mais elle était loin de dépenser cette somme. Aussi, depuis près de cinq ans qu'elle travaillait chez M. Maudet, elle avait réalisé des économies appréciables. On a peut-être voulu la voler. Ou bien, comme elle prêtait facilement à divers solliciteurs, dont quelques-uns n'étaient pas des plus honnêtes, peut-être un de ceux-ci, incapable de la rembourser, a-t-il voulu effacer sa dette en supprimant ma pauvre amie.

On établit, en effet, que l'économe servante disposait d'un pécule assez appréciable pour tenter un criminel. Toutefois, les espoirs qui avaient été fondés sur cette indication ne tardèrent pas à s'écrouler. Car on retrouva, dans l'armoire de la mansarde tragique, une cassette contenant des billets de banque, des pièces d'argent et d'or représentant un montant global de sept mille francs, qu'un voleur aurait pu fort aisément s'approprier. De plus, on découvrit rapidement le carnet sur lequel la méthodique Augustine inscrivait les noms de ses débiteurs et le nombre des sommes prêtées. Donc, le crime n'avait été commis ni par un voleur ni par un débiteur aux abois.

— Pour moi, déclara alors l'inspecteur Faggiani (l'habile policier qui élucida l'affaire Henriot), j'incline à croire, vu la nudité du cadavre et son attitude scabreuse, que nous nous trouvons en présence d'un crime de sadique...

Quelqu'un se récria : — Mais le médecin légiste atteste que la pauvre Augustine n'a perdu, ni vivante ni morte, l'emblème tangible de sa vertu. Et d'ailleurs, qui se fût livré à l'assaut d'un obstacle jalousement maintenu dans son intégrité depuis trente-cinq ans ! Gustine n'était pas d'un abord facile pour les galants ; et elle n'avait, au reste, sous ses dehors rudes et quasiment monastiques, aucun attrait qui pût attirer même le plus pernicieux des hommes...

Mais un nouveau témoignage, celui de Mme N..., vint confirmer dans leurs présomptions, les inspecteurs de la Brigade mobile de Rennes et leur chef M. Lepage.

La narratrice raconta : — Comme beaucoup d'habitants du bourg, je sais qu'un ouvrier agricole qui travaillait lui aussi pour le compte de M. Maudet, et qui voyait par conséquent Augustine presque tous les jours, avait pour elle un penchant manifeste. Encore qu'il soit marié et père

de deux enfants, il la poursuivait depuis longtemps de ses assiduités, d'ailleurs sous le couvert du badinage. Elle qui, malgré sa dignité ordinaire, ne dédaignait pas, à l'occasion, de remettre les gens à leur place par une boutade à la manière des gaillardes normandes, lui répondait en s'esclaffant : « Je sais que les renards ont de beaux prolongements (on rétablira le mot que la décence nous interdit d'écrire). Mais je ne suis point coquette, *mé* : je ne me sers pas de ces « attifaux-là ! » N'empêche qu'Alfred Renard — car c'est son nom — revenait à la charge. Or, messieurs, ce galant opiniâtre porte aujourd'hui, à la figure et au cou, des égratignures singulières, qui ressemblent beaucoup à des coups d'ongles. Peut-être bien que vous auriez intérêt à lui demander d'où ça provient...

La constatation de Mme N... valait une vérification immédiate, suivie d'un interrogatoire très serré, car étant donné le combat acharné qui avait précédé le meurtre d'Augustine, on avait tout lieu de supposer que celle-ci avait dû griffer son agresseur dans sa défense désespérée.

Mme Renard s'indigna à hauts cris quand les enquêteurs vinrent quérir son mari, petit homme maigre. Mais lui les suivit docilement. Du moins jusqu'au moment où il fut conduit chez le médecin légiste d'Ernée, le seul nom de « docteur » inspirant à ce rustre primitif autant de terreur que la guillotine et lui arrachant des glapissements d'égorgé.

Pourtant, il ne devait pas regretter d'avoir subi l'examen médical, car le praticien douta que les égratignures du patient relevassent de coups d'ongles. Et tel Ponce-Pilate, il remit le chétif Renard entre les mains des enquêteurs, ne pouvant, selon ses scrupules, que déclarer :

— Je me lave les mains du sang de cet homme...

Mais le sang de Renard ne sera pas versé, car, après un interrogatoire qui se prolongea presque jusqu'à l'aube, les policiers convinrent à leur tour qu'ils ne pouvaient, en toute bonne foi, retenir contre lui les charges dangereuses relevant plausiblement de quelques coups de rasoir maladroits...

Ainsi, une nouvelle présomption s'évanouissait. L'enquête était, selon la formule consacrée, revenue à zéro.

Depuis, le zèle des enquêteurs ne s'est point lassé, non plus que les bavardages du pays, encore sous le coup de l'émotion.

Mais le mystère demeure aussi profond que le sommeil éternel de la malheureuse Augustine, l'honnête et bonne servante, dont le nom respectable est, pour les dévotes de la petite église de Landivy, digne d'être inscrit au martyrologe des vierges...

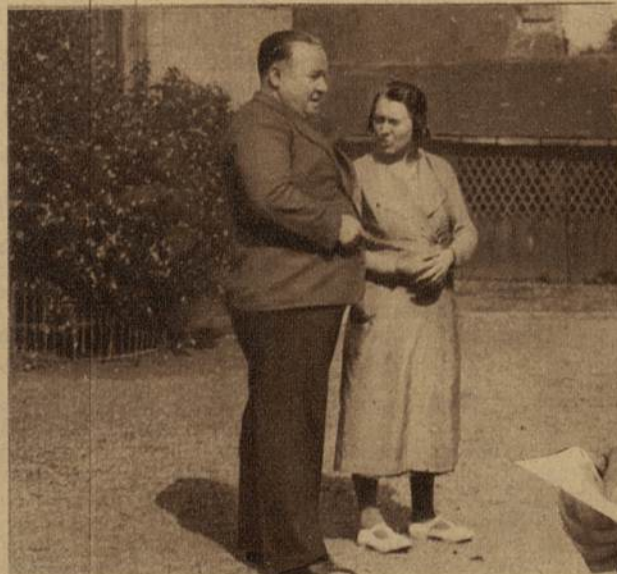
Noël PRICOT.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE » Marcel CARRIERE.)

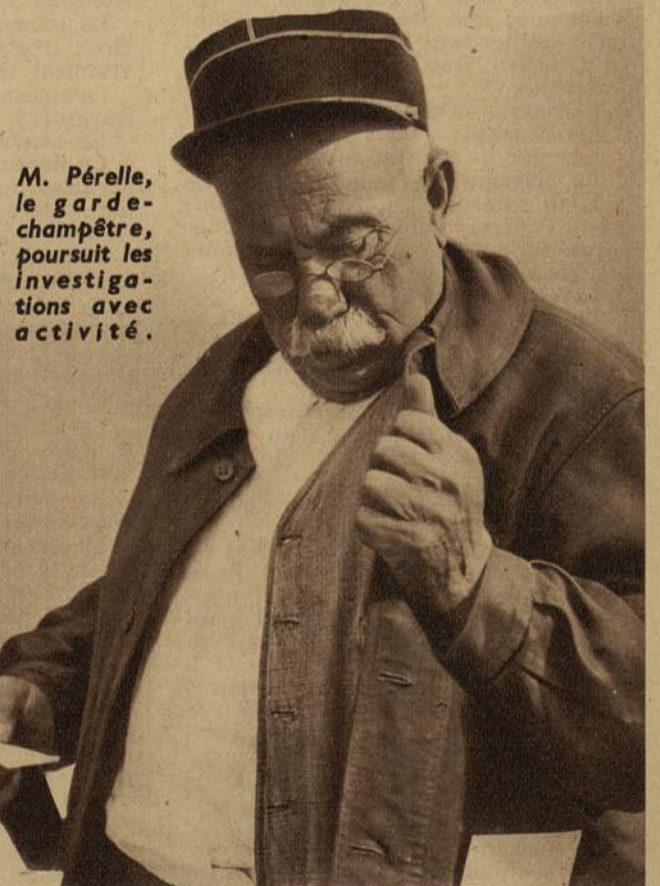
La mise en page de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.



Sous le coup de l'émotion le petit bourg de Landivy a perdu momentanément sa sereine tranquillité.



Mme Bouhallier, compagne d'Augustine, fournit à l'inspecteur Faggiani une déclaration intéressante.



M. Pérelle, le garde-champêtre, poursuit les investigations avec activité.



Contre l'Administration pénitentiaire, les médecins du bagne doivent livrer d'incessants combats pour obtenir des médicaments et des vivres.

On parle depuis longtemps de la suppression du bagne. On assure même que Marius Moutet et Marc Rucart, les titulaires actuels des portefeuilles des Colonies et de la Justice, sont maintenant tout à fait d'accord pour cette suppression. (Que vont devenir les relégués — hommes libres — dans tout cela ?) Je veux tenir ces informations pour exactes. Ce que je sais bien, c'est que, sans les médecins du bagne, la question n'aurait pas à se poser car il n'y aurait plus de bagne puisqu'il n'y aurait plus de forçats : tous seraient morts, ou de fièvre, ou de lèpre, ou de syphilis ou de faim... Les médecins du bagne, par humanité, en prolongeant un peu l'existence lamentable des bagnards ont, du même coup, rendu la vie à cette honte : le bagne. On ne connaît pas assez, dans le public, l'immense dévouement des médecins coloniaux et spécialement des médecins du bagne. Des hommes tels que Carmouze, Bigot, Rousseau, Laurence, Boyé, Orly, méritent un autre historiographe. Je m'efforcerai, malgré tout, de vous montrer, dans cette série d'articles, la grandeur de leur mission et la beauté de leur cœur.

MARIUS LARIQUE.

LE MÉDECIN entre, salue de la main. — Par où commençons-nous ? (Il se dirige vers Laforêt.)

LE MÉDECIN. — Quel poids ? (Il cherche sur la feuille de clinique.) Comment, on ne l'a pas pesé ?

LE SURVEILLANT. — A son arrivée, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Oui, je vois, quarante-cinq kilos. Mais, depuis ?... Pesez-le moi tous les huit jours. Comment voulez-vous que je le suive ? (A Laforêt.) Vous sentez que vous allez mieux ?

LAFORÊT. — Oui, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Vous mangez ?

LAFORÊT. — J'ai un appétit d'ogre.

LE MÉDECIN. — Cela ne m'étonne pas. (Il interroge la feuille de clinique.) Potage, viande en sauce, confitures. (A André.) Ajoutez deux œufs sur le plat.

LAFORÊT. — Sur le plat ?

LE MÉDECIN. — Oui, parce qu'à la coque ou crus, vous les vendez.

LAFORÊT. — Pas moi, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Je suis sceptique. Deux œufs sur le plat. Et du vin.

LE SURVEILLANT. — Cela lui fera quatre plats ?

LE MÉDECIN. — Cela lui fera quatre plats...

LE SURVEILLANT. — Le règlement ?...

LE MÉDECIN. — Le règlement, il est idiot. Si je devais le suivre, il n'aurait que soupe aux légumes et bœuf bouilli. Comment ? Il a fait 38,7 ce matin ?

VIEL. — Oui, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Apportez-moi le thermomètre !

LE SURVEILLANT. — Il n'y en a plus.

LE MÉDECIN. — Il n'y a plus de thermomètre ?

LE SURVEILLANT. — Il est cassé.

LE MÉDECIN. — Encore ? Qui l'a cassé ? Vous punirez qui l'a cassé. 38-7. Cela me surprend. Pas de pouls

et la tête fraîche. Pas de moiteur. (Au surveillant.) Dorénavant, vous prendrez les températures. Les cas douteux seulement.

LE SURVEILLANT. — C'est entendu, monsieur le major.

(Le docteur quitte Laforêt et se tourne vers Ho Kong Li.)

(Lisant la feuille de clinique.) Bronchite. Tu tousses toujours ? (Le Chinois le regarde, ne répond pas.)

LE MÉDECIN. — Il n'y a pas un interprète ? Personne ne comprend le chinois.

(A Laforêt.) Il tousses toujours ?

LAFORÊT. — Oui, monsieur.

LE MÉDECIN. — Donnez-moi la serviette. Vite. Je suis pressé. On m'attend à la Commission des Vivres.

Des râles, des sifflements. Dis 33.

Ho KONG LI. — Tandois, tandois, tandois...

LE MÉDECIN. — (Se levant, avec une grimace triste.) Ses crachats au laboratoire. Aujourd'hui même.

Ho KONG LI. — Nic. Kong. Pout. Perun. Vagu. Tor...

LE MÉDECIN. — Qu'est-ce qu'il veut dire ?

Ho KONG LI. — Nic. Kong. Pout...

LE MÉDECIN. — C'est peut-être du riz qu'il veut. (A André.) A-t-il du riz ? Ou du thé ? Marquez-lui un thé. Bouillant. Ajoutez bouillant !

LE SURVEILLANT. — Bouillant !... Il arrivera froid.

LE MÉDECIN. — Hé bien, l'infirmier le fera réchauffer. (A Viel.) Vous avez bien une casserole, un fourneau ?

VIEL. — Non, monsieur le Major.

LE MÉDECIN. — C'est formidable ! Vous ne pouvez même pas faire bouillir de l'eau ?

LE SURVEILLANT. — (Souriant.) Non, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Cela vous fait sourire ; il n'y a pas de quoi, car c'est vraiment triste.

LE MÉDECIN. — Le trois, Hé ! bien ! Où est-il ?

LE SURVEILLANT. — C'est Guignol.

LE MÉDECIN. — Voyons. Ce sont ses oreilles. approche, mon vieux. Tollier, enlevez-lui la mèche. Doucement. (A Guignol.) Ça fait mal toujours.

GUIGNOL. — Non, mais je suis « sourdingue ».

LE MÉDECIN. — Ça suppure ? C'est pas beau. Hé bien, continuer les lavages. Eau oxygénée. Et les mèches. Chaque jour. Quelle heure est-il ?

LE SURVEILLANT. — 8 heures.

LE MÉDECIN. — Js suis convoqué à 9 heures et j'ai encore cinq salles à voir. Je n'y arriverai jamais.

LE SURVEILLANT. — Le courrier n'arrive-t-il pas aujourd'hui ?

LE MÉDECIN. — Il est annoncé environ 16 heures. Alors, j'ai : d'abord, visite, 108 malades, au moins, car tout est plein... ?

LE SURVEILLANT. — C'est toujours plein.

LE MÉDECIN. — A 9 heures, Commission des Vivres. A 10 heures, réception des bœufs. A 16 heures arraisonnement. Ce n'est pas un métier. (Tourné vers le lit n° 4.) Comment ? Vide ?

LE SURVEILLANT. — Mort ce matin.

LE MÉDECIN. — (Montrant la literie.) Faut désinfecter ça, hein, cela sent mauvais.

Les médecins du BAGNE

Une grande enquête sociale de Marius LARIQUE



En rangs serrés, sous la conduite de surveillants casqués et armés, les forçats, reconnus malades, au non, rentrent au camp après la visite médicale.

LE MÉDECIN. — (Au lit de Gentil.) Le résultat du Wassermann ?

LE SURVEILLANT. — Demain.

LE MÉDECIN. — La formol-gélification ?

LE SURVEILLANT. — Négative.

LE MÉDECIN. — J'en étais sûr. Cette réaction de Papacosta, quelle vaste blague. Enfin, de grands pontifes y croient. (A Gentil.) Ces jambes ?

GENTIL. — Toujours pareilles.

LE MÉDECIN. — On ne risquerait rien à tenter le novar...

TOLLIER. — Plus de novar, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Pas de fourneau, plus de thermomètre, plus de novar... Avec quoi veut-on que je les soigne. Mais de la cellule et de la fièvre, il y en a encore. Ça coûte moins cher. Faites-lui de l'iodure, Tollier. Une série. On verra.

(A ce moment, entre Nagès, forçat commis aux écritures.)

Monsieur le commis aux entrées me prie de vous dire qu'il n'a plus d'œufs, que, par suite, il n'y aura pas de crèmes.

LE MÉDECIN. — Voilà. Plus d'œufs, pas de crèmes. Dites-lui qu'il fasse des crèmes sans œuf. Mais qu'il donne des crèmes...

NAGÈS. — C'est impossible, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Les poules ne pondent plus ? C'est la grève... ? Elles ont un syndicat, les poules... ?

NAGÈS. — Je ne sais pas. (Il rit.)

LE MÉDECIN. — On ne doit voir ça qu'en Guyane ! Les pois cassés et les lentilles, et le riz, ça ne manque pas ?

NAGÈS. — Oh ! non, monsieur le major. Il y en a des stocks.

LE MÉDECIN. — Ce que les hommes ne mangent pas, cela s'achète par tonnes, mais ce qui leur ferait plaisir, et les sustenterait congrument... Et que proposez-vous pour remplacer les œufs ?

NAGÈS. — Des macaronis.

LE MÉDECIN. — Pour remplacer les crèmes ?

NAGÈS. — Monsieur le commis aux entrées les supprime tout simplement.

LE MÉDECIN. — Oui ? Hé bien, nous allons voir. En remplacement d'œufs, des confitures. En remplacement des crèmes, des fruits. (Tragique.) Allez dire cela à votre maître. Dites-lui bien aussi que j'entends que demain, on ne manque pas d'œufs. Qu'il aille en chercher à Albina, s'il le faut.

NAGÈS. — Bien, monsieur le major.

LE MÉDECIN se dirige vers le lit n° 6. — C'est un nouveau ?

LE SURVEILLANT. — Arrivé hier. Des Malgaches.

LE MÉDECIN. — Bon Dieu, ce qu'il



Admirablement situé au bord de l'Océan, l'hôpital de la transportation à Cayenne est le hâvre pour les forçats malades ou que la fatigue accable.

est maigre ! Tollier, dressez-le un peu sur son lit, que je l'ausculte. (Au malade.) Où as-tu mal ?

LEBON. — Partout..., monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Oui, oui. Ne parle pas. Tire la langue ! Tousse ! Crache ! (Le médecin examine les yeux.) Plus une goutte de sang. (Il tâte les biceps.) Plus de muscle. Quel âge ?

LEBON. — Vingt... quatre... ans.

LE MÉDECIN. — A 24 ans, dans cet état. (A André.) Marquez : « Misère physiologique ». Guignol ! tu vas t'installer près de ce malade et ne pas le quitter, ne pas fumer, ne pas parler...

Tu lui feras boire sa potion, de quart d'heure en quart d'heure. Il ne faudra pas l'endormir. Et son lait, quand il aura soif. Tu l'aideras à se lever pour aller à la selle. Tu lui tendras le crachoir pour qu'il crache. Tu lui essuieras sa sueur. C'est compris ?

GUIGNOL. — Oui, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Tu toucheras un quart de vin (se tournant vers le 7). Il est déjà presque mourant. Je ne peux pas le ressusciter. Je ne suis pas le bon Dieu. Tollier, préparez un ballon d'oxygène. Faites-lui de l'huile camphrée. Faible dose. Prudemment. Vous me ferez penser aussi à sa potion. J'en surveillerai l'exécution. (A André.) Comme régime, lait léger, léger et chaud. Vous le ferez chauffer à la salle d'opération. Je vais donner des ordres. Ah ! s'il rend le lait vous le parfumerez à la fleur d'orange. (Au 7.) Celui-là aussi, c'est un nouveau...

MAITRE. — Oui, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Il n'a pas l'air bien malade. Qu'est-ce qui ne va donc pas ?

MAITRE. — Je suis constipé...

LE MÉDECIN. — Purge. Huile de ricin, 40 grammes. Régime : café au lait, riz au lait, quart de pain. A la diète, demain. (Il se tourne vers le lit 8.) Au 8. (Il regarde la feuille de clinique.) Furonculose. Cela va mieux ?

PROSERPIN. — Cela pousse toujours. (Il montre son aisselle.)

LE MÉDECIN. — Oui, Salle de chirurgie. Les chantiers descendent, demain ?

LE SURVEILLANT. — Jeudi.

LE MÉDECIN. — Après-demain. Faut faire de la place. (A Sauvage.) Et toi ? 37°8. Cela diminue. Un peu de fièvre toujours. A l'air « costaud ». (Réflexion.) Exéat après-demain avec six jours de repos. (A d'Artagnan.) Bonjour d'Artagnan.

D'ARTAGNAN. — Bonjour, monsieur le major.

LE MÉDECIN. — Manges-tu bien ?

D'ARTAGNAN. — Je vais vous dire. La viande, je n'ai plus de dents ; le riz au lait, j'aime pas le lait ; les crèmes, ça m'écœure...

LE MÉDECIN. — Oui, oui, alors, que voudrais-tu ?

D'ARTAGNAN. — Voilà. Si c'était possible. Je dis bien, si c'était possible. Je voudrais bien un peu de vin sucré. Je tremperais mon pain.

LE MÉDECIN (à André). — Supprimez le régime et marquez vin sucré. (A d'Artagnan.) Un demi-litre, c'est assez ?

D'ARTAGNAN. — C'est assez, monsieur le major.

LE MÉDECIN (à André). — Vin su-

cré. Deux quarts. (A d'Artagnan.) Quel âge as-tu ?

D'ARTAGNAN. — 66 ans.

LE MÉDECIN. — Et combien de peine encore ?

D'ARTAGNAN. — Oh ! je ne compte plus. 40 ans ici. 40 là. Je deviendrai centenaire, j'en verrai pas la fin.

LE MÉDECIN (Il le quitte. Au surveillant). — Il est tranquille ?

LE SURVEILLANT. — Oui. Un peu « ronchon », un peu...

LE MÉDECIN. — Ça, c'est l'âge. Et 40 ans de baigne. Il peut l'être, ronchon. (A Gilard.) Cette fièvre, tombée ?

GILARD. — Presque.

LE MÉDECIN. — Oui. 37°6. Ça va ? Exéat après-demain aussi, 4 jours de repos. Donnez-lui du vin et le régime complet. (A Faivre, lit 12.) Combien de selles ?

FAIVRE. — Quatre.

LE MÉDECIN. — Fais voir ?

FAIVRE. — J'ai pas gardé.

LE MÉDECIN. — Si tu ne me les montres pas demain, je te mets exéat. (Au surveillant.) Rien à l'analyse ?

LE SURVEILLANT. — Rien.

LE MÉDECIN. — Même régime ! (A Robert, lit 13.) Et toi ?

ROBERT (jouant au malade). — 40, ce matin.

LE MÉDECIN. — Quarante ?

ROBERT. — J'ai été secoué. J'ai sué. J'ai vomi.

LE MÉDECIN. — Tous ces symptômes ont disparu.

ROBERT. — J'ai mal à la tête.

LE MÉDECIN. — Ah ! quel régime, André ?

ANDRÉ. — Trois quarts de pain. Sardines. Œufs sur le plat. Fromage. Vin, Vineuse. Quinquina. Café et café fort...

LE MÉDECIN. — Bigre ! Il fait un repas de ministre. Cela entretient sa fièvre. A la diète demain. Diète hydrique. (Au surveillant.) Vous prendrez sa température. S'il n'atteint pas 37°, je le mets exéat. (Il se tourne vers les Arabes.) Aux Arabes maintenant. (Au surveillant.) Surveillez-le, hein, il me « carotte ». Drôle de pistolet.

LE MÉDECIN (lisant la feuille de clinique). — Youssef, Youssef ben Ahmed.

YOUSSEF (salut militaire). — Présent, chef.

LE MÉDECIN. — Où as-tu mal ?

YOUSSEF. — Manarf.

LE MÉDECIN. — Tu ne comprends pas ? Ici, là, là ?

YOUSSEF. — Sais pas.

LE MÉDECIN. — Sais pas ? Je parle anglais, mais pas arabe. Un peu d'allemand, pas du tout de chinois. Je sais même quelques mots de turc. Je n'ai pas appris toutes les langues. Pas de pouls. C'est lui qui a cassé le thermomètre ?

VIEL. — Oui, monsieur le major.

LE MÉDECIN (à Youssef). — Tire la langue, comme ça... Allez, exéat. S'il est vraiment malade, il reviendra. A l'autre. (Il lit le nom.) Abdallah. Comment va-t-il, celui-là ?

VIEL. — Ni bien, ni mal.

LE MÉDECIN. — Attendons. Cela se déclarera peut-être. (Au surveillant.) Trouvez-moi donc un interprète et un thermomètre.

(A suivre.)

Marius LARIQUE.

UNE ÉPIDÉMIE DE MALADIES NERVEUSES

Le corps médical s'émeut de plus en plus du nombre croissant de maladies nerveuses qui font de grands ravages dans la population, compromettant d'une façon sérieuse la santé publique. La presque majorité des cas sont dus au surmenage intensif des nerfs. Le cerveau et la moelle épinière sont attaqués, provoquant des troubles très graves et douloureux tels que : maux de tête ou de reins, crampes ou douleurs dans les membres, agitation, mauvaise humeur, irritabilité, éblouissements, palpitations, insomnies, angoisses, sensibilité excessive à l'égard des bruits, perte de mémoire, tremblements des mains et des genoux à la moindre émotion, bourdonnements d'oreille, goûts bizarres, tristesse sans cause, timidité, indécision, idées noires, neurasthénie et parfois même la folie. Devant cette situation sérieuse, on a cherché en dehors du repos absolu, pas toujours possible, une médication donnant des résultats probants. C'est notre éminent neurologue, le docteur Rousseau, qui a expérimenté une combinaison de lécithine et d'acide phosphorique, c'est-à-dire de matières dont notre système nerveux est composé, et le résultat obtenu était merveilleux. Désireux de faire bénéficier tous les nerveux de sa découverte, il donne toute prescription nécessaire dans une brochure adressée gratuitement à tous ceux qui en font la demande à la direction du Nervital [rayon O], 14, rue de Wattignies, Paris (XII^e).

BLENNORAGIE

Traitement rapide et radical par voie buccale, sans lavages, ni injections. GONEPHAL guérit. Pas de complications, ni rechute. Envoi discret de la cure complète franco contre 62 francs. Rés. gar. ou remb. Lab. Sourcil, 2, rue Richer, Paris (9^e)

GONEPHAL NOTICE Fco

ACCORDÉONS — Instruments de musique



Vente directe du fabricant aux particuliers

— franco de douane —

Plus de 1 million de clients.

Demandez de suite notre catalogue français gratuit

MEINEL et HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov).

Affranchir lettres 1.50, cartes post. 0.90

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attendre.
INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

Mme PAULETTE D'ALTY

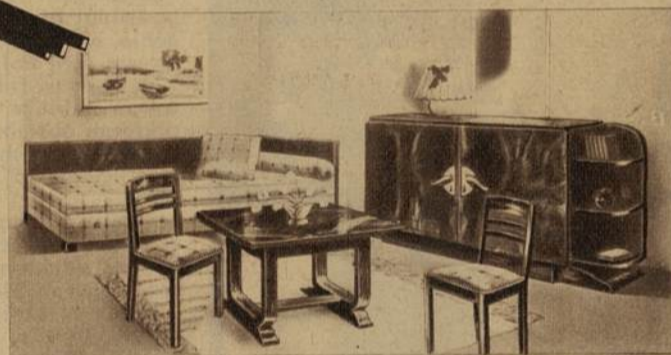
Professeur libre d'astrologie et de Mésoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corresp. détaillée depuis 20 fr.

SECRET EGYPTIEN INFALLIBLE
23, rue Fourcroy, 23. Paris. Métro Termes

250 fr. le mille adres. à copier main et gr. gains à corr. Rens. gratis. Ecrire seul. Ets SPIREX, B. P. 462, r. du Louvre, Paris-1^{er}.

Enquêtes - Recherches - Surveillances - preuves p. divorce - Missions délicates par Maître Dectève. Ex-Inspecteur Dir. Police Judiciaire, 51, rue Richer, Paris. Prov. 84-40.

LE BONHOMME AMBOIS vous présente la SÉLECTION DU MOIS



Pour faciliter votre choix les GALERIES BARBÈS sont heureuses de vous signaler, parmi leurs dernières nouveautés cette création

N° 702 du catal. - Studio-Chambre à coucher-Salle à manger-Salon, ronce de noyer de France vernie ou Palissandre des Indes vernie : 1 cosy d'angle, retour à droite ou à gauche, avec 1 sommier, 1 matelas, 1 traversin et 1 oreiller plume, le tout recouvert tissu moderne; 1 table pieds modernes; 4 chaises assorties, siège garni tissu moderne.

1.595

Les 10 pièces sacrifiées à

1 bahut-bibliothèque assorti, sur socle, 2 portes, niches, poignées nickelées, largeur 1°50. Sacrifié à 1.395

PARTICULIÈREMENT INTÉRESSANTE

★ par son prix, ★ par sa qualité !

IMPORTANT Nous acceptons en paiement, au pair, les BONS du TRÉSOR de l'émission en cours.

GALERIES BARBÈS

Société Anonyme au Capital de 10.010.000 francs entièrement versés. Maison fondée en 1895

55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N° 55)

Succursales : ALGER 26, Rue Michelet ■ BORDEAUX 90-92-94, Cours d'Alsace-Lorraine LE HAVRE 19, Rue du Chillou ■ LILLE 114, Rue Nationale ■ MARSEILLE 11 et 20, Rue Montgrand NANCY 42, Rue des Dominicains ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ ST-NAZAIRE 2, Rue Villès-Martin TOULON Palais Vauban ■ TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

Magasins ouverts toute la journée (sans interruption) de 9 à 18 h. 30, y compris le samedi. Fermés le dimanche.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1° l'Album général d'Ameublement et photo du modèle ci-dessus. 2° l'Album de literie, tapiserie, studios. Rayer la mention inutile. 276



EXIGEZ L'ENCAUSTIQUE BARBÈS "BRILLANT EXPRESS"

CHEZ TOUS LES BONS DROGUISTES ET MARCHANDS DE COULEURS

Vente en gros : 5^{me} des Etis BOUQUAIN - 172, B^{te} de Créteil - 5^e Maur-des-Fossés

L'ULTIME INVENTION



aux enquêteurs. J'ai commencé en avril dernier. Et, jusqu'à présent, j'en ai fabriqué pour une somme de deux mille francs environ.

Et, spontanément, il « donna » le nom de son complice : un nommé Alfred Lefebvre, qui demeure à Marcoing.

Il avait dit vrai. Les policiers en eurent bientôt la preuve. A Valenciennes, mardi, vers dix-huit heures, un cafetier, M. Paul Leune, s'empresse de servir un jeune client de treize ou quatorze ans, qui vide son verre, pose une pièce de cinq francs sur le « zinc », ramasse en hâte sa monnaie et disparaît rapidement sur sa bicyclette.

Mais, saisi d'un soupçon, le tenancier prend à nouveau la pièce, la fait « sonner » sur le comptoir et s'aperçoit qu'elle est fausse.

Il bondit dehors. Déjà, le garçonnet, dans un café voisin, recommence sa manœuvre. M. Leune n'hésite pas. Téléphone. Police. L'enfant est pris en flagrant délit. Les larmes jaillissent aussitôt de ses yeux :

— C'est papa !



Pourtant, l'ancien officier n'en était pas à son coup d'essai. Dans le camp de concentration où il était interné en Allemagne, pendant la guerre, il avait réussi, dans les conditions précaires qu'on imagine, à fabriquer de faux marks, ce qui dénote un tour de main assez rare et une véritable vocation.

Mais qui est ce Lefebvre, son auxiliaire ? Un ancien courtier en charbon, dont les affaires sont en déconfiture. Lefebvre et Linglin sont faits pour se comprendre. Ils combinent leur plan :

— J'achèterai l'étain, le plomb, l'antimoine, dit le premier. Tu feras le reste.

Mais l'entente ne règne pas longtemps. A son tour, Lefebvre veut essayer de fabriquer des pièces. Mais il n'a pas la compétence de son associé. Il cède son matériel à l'ex-officier d'artillerie et lui avance même un peu d'argent.

Linglin put alors déployer ses talents.

Les policiers ont beau le pousser dans ses derniers retranchements, il a retrouvé toute sa sérénité. Il semble repris par ses rêves.

L'inventeur menottes aux poings, a quitté le laboratoire qui était toute sa vie. Dans la tranquillité de sa cellule, il aura tout loisir pour se livrer à des élucubrations morbides et peut-être — qui sait — pour trouver enfin une vraie invention.

Jean DIDIER.



turne. Vers vingt-deux heures, un bruit de moteur, le crissement du gravier dans le jardin. Qui peut venir à cette heure ? Le fils aîné, treize ans, n'est pas rentré. Et d'ordinaire, s'il lui arrive de regagner le domicile paternel à des heures indues, c'est en catimini.

Linglin s'inquiète. On frappe. Bientôt, les coups redoublent. Soudain : « Ouvrez ! Police ! » Affolé, le fauconnayeur sent chavirer son esprit. D'un geste machinal, il fracasse le creuset révélateur.

Les policiers sont là. Cette fois, Linglin a compris. C'est la chute définitive.

Alors, retrouvant subitement son calme :

— Je suis à votre disposition.

Policiers et gendarmes commencent aussitôt leurs investigations. La villa, détail curieux, est située en bordure de la route, à quelques pas de la gendarmerie. Les enquêteurs vont de surprise en surprise. Ne découvrent-ils pas, en plus du matériel classique et complet du faux monnayeur, un arsenal d'armes diverses : plusieurs carabines, cent cartouches de guerre, des boîtes d'autres cartouches, des bandes de mitrailleuses... Le tout en parfait état. L'ancien capitaine a gardé ses anciennes habitudes.

Pressé de questions, Linglin fournit cette explication :

— J'avais inventé un appareil « silencieux » pour supprimer le bruit des armes à feu. Je vais vous en montrer plusieurs échantillons.

Effectivement, il exhiba ces engins qu'il avait vainement proposés aux services intéressés du ministère de la Guerre. Un insuccès de plus, qui avait encore aigri le caractère sombre de Linglin ! Quant à la présence des armes, l'inventeur l'expliqua en disant qu'elles lui étaient utiles pour ses expériences...

C'est bien possible. Mais un cerveau surchauffé comme celui de Linglin était tout disposé à recevoir les suggestions les plus dangereuses. Qui sait si des agitateurs politiques ne l'ont pas, en flattant sa manie, persuadé de jouer un rôle et de sauver la France ou l'humanité ?



Linglin, en effet, est un étrange personnage. A quarante-six ans, il se présente sous l'aspect d'un homme d'une grande taille, maigre, au visage glabre, creusé par les rides, basané et troué de deux yeux noirs et profonds qu'il dissimule derrière des lunettes. Peut-être prend-il plaisir à accentuer cette allure naturellement mystérieuse. Un chapeau noir à larges bords et sa lavallière complètent le personnage.

D'une intelligence vive, il fit de fortes études et entra dans l'armée. Officier, la guerre le fit accéder aux grades de lieutenant, puis de capitaine ; dans l'arme qu'il avait choisie — l'artillerie — il put mettre en œuvre son esprit inventif et ses dons de bricoleur. En 1933, il était nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Un beau jour, il quitta l'armée pour des raisons qu'on ignore. Déjà, des ambitions le tourmentaient.

Il se lança dans les affaires. Son commerce de charbon prospérait et l'aisance régnait dans sa nombreuse famille. Malheureusement, le démon de l'invention le tenaillait. Ses bénéfices, puis toutes ses ressources furent employées à des expériences diverses qui ne lui rapportèrent que des déboires.

Il prit alors le parti de quitter Cambrai pour établir dans la charmante villa de Marcoing son atelier de fausse monnaie.

Je vais tout vous avouer, dit-il

CAMBRAI

(de notre correspondant particulier.)

DANS un de ces gros et paisibles bourgs du Cambrésis, où Balzac n'eut qu'à choisir pour trouver le décor de la *Recherche de l'Absolu*, Emile Linglin, ancien capitaine d'artillerie, ancien marchand de charbon, exerçait la profession d'inventeur.

Profession lucrative lorsqu'elle est exercée à des fins pratiques ; mais le propre du véritable inventeur est d'inventer pour l'amour de l'art. Voilà pourquoi Linglin, en dépit de tout son génie, n'arrivait qu'avec peine à nourrir ses sept enfants.

A chaque fois qu'il avait cru mettre au point le dispositif ingénieux et nouveau qui eût assuré la fortune, même échec, même désillusion : l'invention n'était ni applicable ni brevetable.

Un soir, Linglin se déclare vaincu. Il renonce à ses rêves de gloire, aux projets mirifiques qui germaient dans son cerveau. Du coup, il paraît retrouver sa sérénité.

Chaque soir, il descend dans sa cave où est installé son laboratoire. Là, penché sur son établi, moulant avec d'innombrables précautions un petit disque de métal, l'homme poursuit la tâche nouvelle qu'il s'est donnée. La forge, à côté, jette brusquement des lueurs d'incendie et la silhouette de l'artisan se profile étrangement sur l'écran rugueux du mur de pierre. Le soupirail a été bouché. Rien ne transpire de ce laboratoire insoupçonnable ; les seuls bruits qu'on perçoit sont les frottements de la lime, le pétilllement du foyer, les petits chocs précis d'un marteau habile ou le grincement du métal qui se tord dans le moule...

Enfin, voici le chef-d'œuvre. L'homme le soupèse, le palpe, y met la dernière main, en vérifie l'aspect à la lueur de la lampe.

C'est une belle pièce de cent sous, médiocre butin pour l'inventeur qui se crut capable de tirer des trésors du creuset de son génie ! Cependant, la « bedoulette » va augmenter d'un échelon la pile de ses semblables, religieusement posée au bout de la table.

Beau travail, en vérité ! Qui ne s'y tromperait ? Notre thune d'aujourd'hui, avec sa peau grasse et terne, n'a-t-elle pas déjà — si l'on peut dire — un faux air de pièce fautive ?

Mercredi dernier, l'inépuisable travailleur poursuivait sa besogne noc-

Emile Linglin (en haut, à droite). — Le chef de la Sûreté de Valenciennes, M. Alquinet, examine les pièces fausses. — Alfred Lefebvre, le complice de Linglin, après son arrestation.



ANGLETERRE

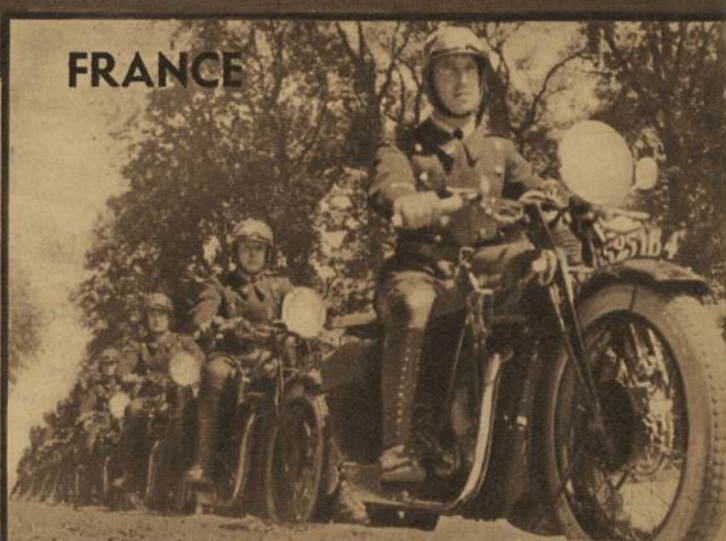


POLICES DU MONDE

ITALIE



FRANCE

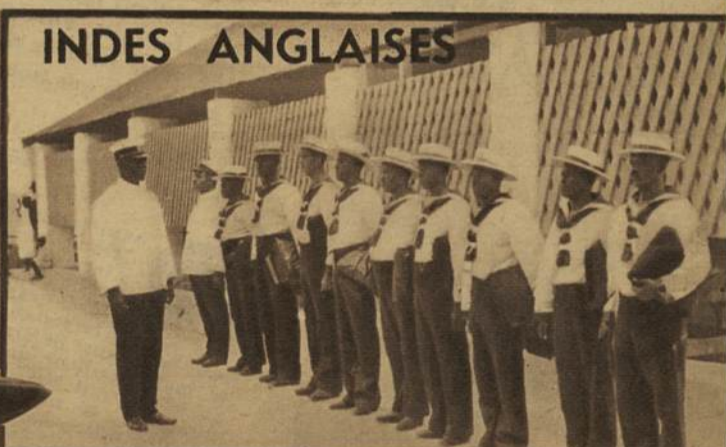


AGENTS motorisés de Rome; gendarmes casqués de nos routes de France; miliciens rouges de l'U. R. S. S.; gardes chargés de surveiller la « circulation » du désert, en Egypte; hommes du « Harbour Police » des Indes Anglaises, aux visages de nuit sous des canotiers de paille; « flics » berlinois, aux longs uniformes blancs; voici quelques images des polices du monde, car, des sables chauds de l'Afrique aux steppes glacées de l'Asie, la police veille, partout...

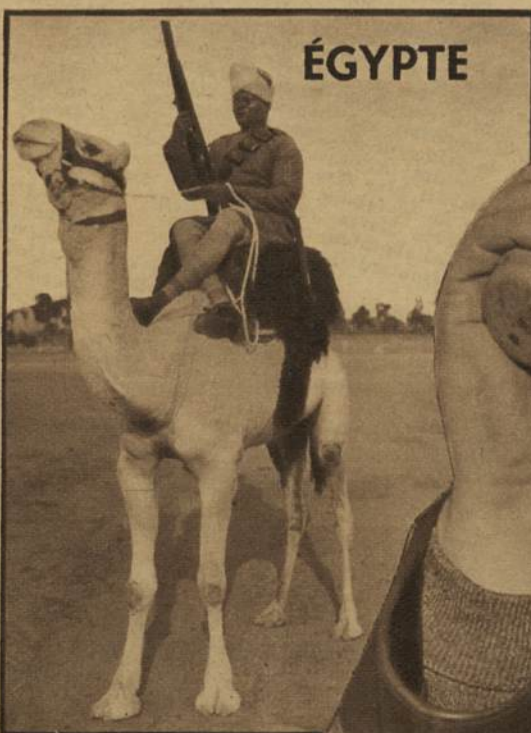
U. R. S. S.



INDES ANGLAISES



ÉGYPTE



U. S. A.

ALLEMAGNE



Pour éviter la déchéance totale, le jeune prince Alain de Quincly s'engagea à la Légion où, souvent, il était la proie de la nostalgie de sa jeunesse fastueuse et de ses exploits de la guerre.

couchais dans des
étaient pleines de
nurse impeccable
pas reçu de salaire
des Villenaux, à la
sist au mariage de
ainte pourtant, dont
ne citerai qu'un seul
nic, veuf à son tour
va sans ressources à
entilhomme, qui avait
nte de Chambord et à
vingt ans à la Cham-
une maison de retraite
onné, alors que l'un de
ime banquier Staresky!
plus tard, de la même
e concerne, je n'ai jamais
e j'aimais un chien, un
tre aussitôt séparé. Mon
olence d'Edmée Staresky,
e seule fois sa tendresse!
quatorze précepteurs diffé-
belle-mère, ils ignoraient

faire sentir dans les unités combattantes après les hécatombes d'officiers que galons et pantalons rouges désignaient aux balles de tireurs ennemis sélectionnés depuis six mois au moins. Le jeune sous-lieutenant, à qui l'on avait seriné pendant quinze ans qu'il n'était bon qu'à devenir la risée de ses contemporains, eut la révélation de sa valeur au premier contact avec la vie des tranchées. Le 5 mai 1915, à l'issue du combat de Neuville-Saint-Vaast, qui laissait sept hommes en vie dans son bataillon, Quincly, seul officier valide, descendit des lignes la main gauche traversée par une baïonnette allemande; mais il n'accepta pas d'être évacué pour une écorchure.

Ironie du sort, celui qui est aujourd'hui simple soldat dans la Légion était, à vingt et un ans, capitaine, huit fois cité et chevalier de la Légion d'honneur! Trois fois blessé, gravement intoxiqué par les gaz, Quincly considère pourtant, aujourd'hui encore, que ses trois années de guerre ont été les plus belles de sa vie.

— Que ne suis-je resté dans l'armée, s'écrie-t-il sous le soleil tunisien, si c'était pour y revenir dix ans plus tard sous un autre uniforme et à seule abominable. De suicide. Certes, la guerre est une chose abominable. Depuis ma première attaque en Artois, j'ai fait Verdun presque de bout en bout, j'ai participé à l'offensive du Chemin des Dames, j'ai passé quelques semaines sur le front italien au début de 1918 et j'ai pris part, dès cette époque, à toutes les attaques de l'armée Mangin, c'est donc par expérience que j'ai le droit de dire que la guerre est le pire fléau qui puisse s'abattre sur l'humanité, et pourtant je répète que je n'ai jamais été aussi heureux que de 1915 à 1918. Autrefois, terrorisé par ma belle-mère,

en Normandie. Comme cette
n père n'en avait que l'usu-
Personne là-bas n'ignorait
s'idérait comme le « maître ».
ère enragée. Dans sa colère,
re à profiter de ma minorité
ares possible. Elle aurait bien

La déchéance du Prince

tiers de la forêt, de façon à rendre la
able, si mon conseil de famille, prévenu
intervenu. D'où redoublement de haine.
Staresky ne pouvait supporter ma seule
elle ne mit au monde que des filles,
emportements que je lui inspirais n'al-
de santé assez fragile dans ma
andissant. De santé assez fragile dans ma
fut malheureusement impossible d'entrer
nat quelconque, sans quoi je l'eusse fait
is les médecins s'y opposaient. Ainsi, j'ai
ans dans une atmosphère empoisonnée de

Pendant la guerre

ans, Alain de Quincly put enfin fuir la mai-
ustraire à la méchanceté de sa belle-mère en
dans un régiment de dragons. Il était bache-
nt, comme on ne l'avait jamais autorisé à sortir
stait craintif, replié sur lui-même et semblait
plus instruit que réellement éduqué. Au début
rre, son père se mit à la disposition de la Croix-
ec une des toutes premières huit cylindres fabri-
France, une De Dion que la princesse de Ville-
était hâtée de proposer à la princesse de Ville-
ne fût pas réquisitionnée. Ainsi elle resta seule.
ce et son fils étaient aux armées.

une dragon reconnu, à peine arrivé au quartier,
d'un de ses fermiers dans la personne du brigadier
mbre, ce qui lui valut, dès le lendemain de son
poration, d'avoir un brossier attitré et d'éviter les
es. Affecté au peloton des élèves brigadiers, puis à
des élèves sous-officiers, Quincly retrouva bientôt
l'uniforme les fils de plusieurs châtelains des envi-
On s'étonna de le voir seul et libre de ses actes,
l'isolement dans lequel il avait vécu poussait les
sins à croire que le beau-fils d'Edmée Staresky était
cté d'une tare quelconque. Expédié à Saint-Cyr, Alain
Quincly demanda, à sa sortie de l'école, à être versé
ns l'infanterie et fut nommé sous-lieutenant d'embellé,
r le manque de cadres subalternes commençait à se

je m'étais cru voué à traîner une vie diminuée. Au front,
pour la première fois, j'avais eu le sentiment reconfor-
tant d'être enfin utile à quelque chose! Que de fois j'ai
pleuré de rage du temps que je végétais tristement, jus-
qu'au jour où j'ai su qu'on m'avait trompé pour le plai-
sir de me faire souffrir, et que je pouvais, comme un
autre, prétendre à ma place au soleil. Or, c'est à la guerre
que j'ai dû cette révélation. Aujourd'hui que j'ai raté ma
vie, que je suis obligé de renoncer, à moins de quarante
ans, à ne jamais rien faire d'utile ou d'intéressant et de
me déclarer satisfait si j'arrive à m'assurer un toit et du
pain pour mes vieux jours, comment n'aurais-je pas la
nostalgie du temps où j'étais un chef obéi et respecté?

Or, en 1918, le prince de Villenaux tenait à voir repris
par son fils, en Normandie, le rôle politique autrefois
joué par son père. Alain de Quincly profita alors d'une
fièvre typhoïde contractée aussitôt après l'armistice pour
se faire réformer. De plus, Quincly, qui croyait à cette
époque qu'un militaire ne pourrait plus, après la victoire,
envisager d'autre avenir qu'un train-train monotone de vie
de garnison, quitta l'armée sans trop de regrets. Aven-
n'y a qu'exceptionnellement place pour l'aventure, il
étouffait dans le cadre étroit de la vie quotidienne où il

ne se passe généralement rien, alors qu'il se trouvait à
l'aïse au milieu d'un bouleversement général tel que la
guerre. Un siècle et demi plus tôt, c'eût été, avec tous
les avantages attachés à son nom et toutes les prérogatives
de la noblesse, un capitaine illustre ou un corsaire fa-
meux. En janvier 1919, il rentra simplement dans la
vie civile et y redevenait, malgré son titre, un ancien
combattant glorieux certes, mais obscur et qui, comme
tant d'autres enfin délivrés d'un cauchemar de quatre
années, allait se jeter tête baissée à l'assaut de toutes les
satisfactions. C'était le temps qui nous fait sourire au-
jourd'hui de : « L'Allemagne paiera... » Jours optimistes
s'il en fut... Et ce qui ajoutait encore à la joie de Quincly,
c'est qu'il était à tout jamais délivré de sa belle-mère.
Délivrance assez ancienne d'ailleurs. Pendant l'été de
1915, au cours d'une permission, le jour même de son arri-
vée, il s'empessa de lui rendre visite à une heure où il
descendait à l'hôtel, car il se méfiait de l'accueil que lui
réservait la princesse. Pourtant, le jour même de son arri-
vée, il s'empessa de lui rendre visite à une heure où il
fit dire par un valet de pied qu'elle n'avait pas le temps
de le recevoir et que, d'une façon générale, elle ne désirait
plus avoir aucun rapport avec lui. Depuis cette époque,
Alain de Quincly, dont les vœux les plus secrets étaient
comblés, n'a plus jamais tenté de lancer sans plus à
tendre à la découverte des plaisirs que la vie parisienne
réservait alors à un jeune sous-lieutenant bien né et dé-
coré de la croix de guerre. Aussi bien, il n'avait pas à
regretter une belle-mère qui ne s'était jamais dérangée
pour le voir à l'hôpital, alors que, trois fois blessé, il
avait été trois fois évacué sur Paris!

— On peut comprendre facilement, dit aujourd'hui le
légionnaire prince de Villenaux, qu'une fois redevenu
civil, je n'aie pas songé un instant à retourner chez
Edmée Staresky, ma belle-mère. Et comme mon père, li-
béré de son côté, ne manifestait aucune hâte à retomber
sous le joug conjugal, nous nous installâmes ensemble
dans un appartement meublé de Passy. Sa situation était
d'ailleurs délicate, car, pendant les années qu'il avait
passées aux armées, on lui avait d'abord donné aux
plusieurs remplacements! La belle-mère se découvrait en
environs de la quarantaine un tempérament de Messaline.
Elle se livrait d'ailleurs aux pires extravagances. En
pleine guerre, alors que les sous-marins allemands fai-
saient horriblement parler d'eux, que les transports privés
étaient réduits au strict minimum et que toutes les voi-
tures étaient réquisitionnées, n'a-t-elle pas trouvé le
moyen d'acheter une auto et de la faire parvenir, au delà
des mers, à l'aimé du moment?...

« Ces manières faisaient clabauder les bonnes langues
de Paris. Pourtant, mon père ne vou-
lait pas entendre parler d'un divorce
avant le mariage de ses filles, mes de-
mi-sœurs. Mais, comme il ne pouvait
rentrer chez lui pour jouer un rôle
ridicule, il se résolut à engager avec
son épouse des négociations longues
et pénibles durant lesquelles il ha-
bita avec moi... »

(A suivre.)
Prince Alain de QUINCY.



Crimes d'autrefois

L'AUBERGE AUX TUEURS

GAILLAC, une petite ville noire au fond du Tarn, fut, au début du siècle dernier, mise à sac par une terrible bande d'assassins.

En 1834, après des années de terreur, un crime plus horrible que les précédents délia enfin des langues trop longtemps muettes. Un nom, dix noms, trente noms furent prononcés, noms appartenant pour la plupart à la bourgeoisie locale.

Ce fut l'effarement.

L'auberge du cheval mort

Dès 1830, Gaillac avait acquis une sinistre réputation. On savait que, chaque nuit, tandis que certains représentants de la bonne société gaillaçoise se retrouvaient en secret, dans les tavernes à femmes et les tapis-francs qui s'ouvraient sur les berges du Tarn, des agressions, des cambriolages et des assassinats se commettaient impunément à travers la petite ville et ses faubourgs. Une dizaine de commerçants avaient ainsi été trouvés égorgés dans leur lit, au-dessus de leur boutique pillée. Des promeneurs assaillis et dévalisés avaient été jetés dans le fleuve.

Les voyageurs se répétaient que le séjour d'une seule nuit, à Gaillac, pouvait être fatal. Plus d'un marchand à la lourde sacoche n'en était jamais revenu. Comment l'impunité pouvait-elle être acquise depuis si longtemps à de pareils méfaits ?

C'est que les auteurs de tous ces crimes se connaissaient entre eux et tenaient leur quartier général dans un bouge où, justement, les représentants les plus hauts placés de l'autorité gaillaçoise se livraient à des turpitudes : l'Auberge du Cheval Mort, située à une des entrées de la ville et tenue par un couple sordide, les époux Espailac.

C'était l'épouse, née Elise Gazagnes, qui portait la culotte dans le ménage ; virago moustachue, elle réglait ses querelles avec ses créanciers et ses clients, un couteau à la main.

Proxénète habile, elle organisait pour ses visiteurs nocturnes — parmi qui, murmurait-on, le juge de paix et le commissaire de police — de véritables messes noires.

Et c'est pourquoi les mauvais sujets de la petite ville, ceux qui tuaient et volaient tant de braves gens, trouvaient, dans cette auberge, un tranquille repaire. C'est pourquoi on désignait en vain cette maison comme un coupe-gorge d'où les voyageurs ne ressortaient pas toujours. C'est pourquoi beaucoup qui « en savaient long », l'avaient surnommé l'Auberge aux Tueurs.

Trois cadavres d'un coup !

Le 1^{er} février 1834, la Gazette des Tribunaux publiait la nouvelle suivante :

« On nous écrit d'Albi, 26 janvier : « La ville de Gaillac, déjà théâtre de tant de forfaits impunis, vient d'être à nouveau bouleversée par un crime sans exemple. »

« Les époux Coutaud, artisans honnêtes, étaient logés rue du Foiral. Septuagénaires tous deux, une vieille servante était la seule personne qui habitait avec eux. Il était de notoriété publique qu'ils avaient en leur possession beaucoup de numéraire, 30.000 francs d'or environ. »

« Hier matin, un de leurs voisins, alarmé de ne pas les voir apparaître, prévint le commissaire de police. La première personne qui entra dans le logis des époux Coutaud jeta un cri d'horreur : le cadavre du vieillard, en chemise, gisait à terre percé de plusieurs coups de couteau. On courut au lit qu'il partageait avec sa femme ; même spectacle. Des traces de souliers ensanglantés, dans l'escalier, des mains pareillement sanglantes, sur les murs, montrent que les assassins sont venus au nombre de quinze environ. »

« Un tel crime, commis par un beau clair de lune, dans la principale rue de Gaillac, est un grand sujet d'épouvante. Espérons que ce grand forfait ne restera pas, à son tour, impuni. »

Le nombre probable des bandits, quinze, orienta naturellement les soupçons vers l'Auberge aux Tueurs. Un chiffonnier, nommé Dalbys, repris de justice redoutable, n'avait-il pas dit, un soir, dans ce bouge :

— Les Coutaud sont « pourris d'or » ! Ces vieux avarés sont bons à pendre...

Mais — on sait pourquoi — ni le commissaire de police, ni le juge de Gaillac n'étaient pressés de procéder à des arrestations.

Comment on fait la nique au bourreau

C'est alors que le procureur de la République d'Albi se rendit sur place. A son de trompette, il assura à ceux qui auraient des révélations à faire la plus entière discrétion. Un seul témoin se présenta : un gamin de quinze ans.

Le soir du 24 janvier, cet adolescent avait aperçu Dalbys, le chiffonnier, qui sortait du coupe-gorge des Espailac en compagnie du portefaix Ginestet et d'un certain Salabert, ancien conseiller municipal.

Dalbys, Ginestet, Salabert furent donc appréhendés. Les deux derniers portaient encore des vêtements tout poissés de sang. Les chaussures boueuses de Dalbys s'appliquaient exactement aux empreintes de pas relevés dans le jardin des époux Coutaud (M. Lecoq et Sherlock Holmes, on le voit, n'ont rien inventé !).

Tous trois nièrent cependant toute par-

Dans le même tombereau, l'exécuteur des hautes œuvres de Rodez emmena donc également ces deux condamnés. Tout au long des vingt et un kilomètres qui séparent Albi de Gaillac, une foule immense se pressait sur le passage de la tragique charrette. Grande était l'indignation de tous d'apprendre que Dalbys échappait à la fois au couperet et au pilori, alors qu'il était, de tous, le plus coupable. Et l'on sifflait le bourreau qui n'en pouvait mais !

Les six lieues de poste furent parcourues sous une pluie battante. Le tombereau, comme l'enjoignait alors la loi cruelle qui voulait que les exécutions se fassent sur les lieux du crime, n'était pas recouvert. A l'entrée de Gaillac, il fallut charger la foule pour se frayer un passage. A midi, devant vingt mille personnes, Ginestet et Salabert montèrent sur l'échafaud, place du Foiral, d'où ils pouvaient apercevoir la maison de leur crime. Le premier n'était plus qu'une loque sans vie. Mais le second, sous le couperet, s'écria d'un ton prophétique :

— Il y en aura d'autres !

La foule l'entendit et lui cria :

— Parle, Salabert !

Mais déjà sa tête roulait... Peu après eut lieu l'exposition de Reille et de Quilou Estève, sur le grand pilori. Sous les

de l'Auberge aux Tueurs s'étaient empressés de quitter la petite ville.

Ainsi privés de leurs « protecteurs », les époux Espailac furent bientôt mis sur la sellette par l'intermittent Dalbys. Celui-ci spéculait d'ailleurs avec cynisme sur ses dénonciations. Il se sentait devenu nécessaire à la justice. Avec une impudente naïveté, il marchandait ses confidences et se procurait, en prison, ce que ne lui avaient jamais donné le travail ni le crime.

Bien traité, bien nourri, Dalbys jouissait tranquillement de son heureux sort, quand il apprit qu'on allait tout de même l'envoyer au bagne. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il permit, par de nouvelles révélations, l'ouverture d'une quatrième et cinquième procédure.

— J'en connais bien encore une centaine qui n'ont pas les « pieds propres », ricanaît-il. Combien voulez-vous que je vous en livre ?

Quand on lui eut donné l'assurance qu'il n'irait jamais au bagne, le chiffonnier dévoila enfin les mystères de l'Auberge aux Tueurs.

Le doigt de Dieu

On sut alors que l'Auberge du Cheval Blanc servait bien de quartier général à une redoutable association de malfaiteurs obéissant à un chef unique, Antoine Fabre, dit Mina. Autour de lui s'étaient groupés des hommes et des femmes, de tout âge, de toute profession, qui vivaient pour la plupart à l'abri du soupçon, tel un instituteur, un conseiller, un pharmacien, un vieux colonel de l'Empire et — faut-il le rappeler ! — deux prêtres de la région. Tout ce joli monde semblait s'être associé autant pour le « plaisir » de commettre des crimes que pour le maigre gain que ceux-ci leur rapportaient. Les époux Espailac n'étaient que les recéleurs de cette bande fantastique dont l'ensemble des méfaits se chiffrait par des milliers de vols et une vingtaine d'assassinats. Mais, de ces derniers, seule la tuerie de la rue du Foiral pouvait être légalement retenue par les juges d'Albi.

En décembre 1836, quatrième procès. Antoine Fabre, dit Mina, les époux Espailac, et quatre autres, s'entendirent condamner aux travaux forcés à perpétuité. Mina avait présidé au massacre des époux Coutaud. Pendant que Dalbys était dans la chambre des femmes, en train de les achever, Mina entra :

— Toi, tu nous regardes ! cria Dalbys.

— Serais-tu jaloux ? répondit Mina.

Et, sortant son poignard, il le plonge successivement dans la poitrine de Mme Coutaud et de sa servante.

Des assassinats de voyageurs avaient-ils été commis dans le bouge des Espailac ? Quand, vers 1850, on rassa de fond en comble cette maison aussi truquée que la scène d'un théâtre, on découvrit cinq squelettes humains cimentés dans le sol d'un bûcher attenant au coupe-gorge. Qui étaient ces victimes ? On ne l'a jamais su.

Et comme on ignorait, au procès de 1835, la présence de ces macabres preuves de leurs forfaits, Mina et les deux aubergistes sauvèrent leurs têtes. Pas pour longtemps. A la fin de 1837, Pierre-Rose Espailac — sa femme était morte depuis en prison — et Mina furent guillotines au bagne de Toulon, pour avoir assassiné un garde-chiourme, au cours d'une tentative d'évasion.

— C'est le « doigt de Dieu ! » s'exclama Dalbys, quand il connut la tragique fin de ses complices.

Dernières fournées

Entre temps, le chiffonnier avait continué de livrer, un à un, tous les membres de la bande qu'il n'avait pas encore dénoncés. Du 10 au 27 août 1836, cinquième procès, avec dix-sept accusés. Du 28 mars au 11 avril 1837, sixième procès en Cour d'assises avec dix-huit accusés, presque tous autrefois bourgeois honorés de Gaillac.

Enfin, le 12 mars 1839, la femme Delphine Navès, femme du commissaire de police, Marie Marmande et Marie Blatgé, cabaretières, clôturèrent, par leur condamnation à quatre ans de prison, l'interminable liste des cinquante-trois accusés que Dalbys avait envoyés sur les bancs de la Cour d'assises de la ville d'Albi, par ses dénonciations répétées.

Sans doute tenait-il encore en réserve, pour adoucir ultérieurement son sort, quelques autres noms — la bande ne comptait-elle pas plus de cent affiliés ? — quand une bienveillante minute d'inattention de ses gardiens lui permit de s'évader. Nul, il est vrai, ne le rechercha ; nul ne le revit jamais. Pour la plus grande tranquillité, sans doute, de certains bourgeois de Gaillac, la vieille cité huguenote.

Emmanuel CAR.



ticipation au triple assassinat. Ils n'en furent pas moins condamnés à mort, le 2 décembre 1834.

Au procès, où il avait vaguement été question de l'Auberge aux Tueurs, on avait en vain tenté de leur arracher le nom de leurs complices.

Ramené dans sa cellule, Dalbys, comprenant qu'il avait perdu la partie et sa tête, fit appeler l'avocat général.

— Si je révèle les noms de ceux qui étaient avec nous, rue Foiral, aurai-je la vie sauve ? lui demanda-t-il.

Le magistrat promit d'intercéder pour la commutation. Alors Dalbys livra deux noms : ceux de Reille, dit Reillou, un épiciier de Gaillac, et de Quilou Estève, un riche artisan, chef d'une famille très honorée de la ville, qui furent aussitôt jetés en prison.

Mais, en dépit de ces révélations, l'ordre arriva de Paris de procéder aux trois exécutions. Dalbys, épouvanté, réclama à nouveau la visite de l'avocat général et, après avoir obtenu la promesse signée qu'il serait sursis à son exécution, dénonça trois autres de ses complices dans l'assassinat des époux Coutaud.

Et, ce matin-là, 16 février 1835, Ginestet et Salabert quittèrent seuls Albi pour la place du Foiral, à Gaillac, dans le tombereau du bourreau de Rodez.

Trois têtes tombent

Quelques jours plus tôt, au cours d'un second procès, Reille et Quillon Estève avaient été jugés et, en dépit de leurs hautes relations, condamnés aux travaux forcés à perpétuité et à l'exposition en place publique.

huées, la femme Espailac vint leur apporter un peu de vin.

A Albi, le chiffonnier Dalbys poursuivait — toujours contre de nouvelles améliorations de son sort — ses sensationnelles révélations. Grâce à lui, dont la peine capitale était désormais définitivement écartée, trois nouveaux inculpés passèrent aux assises d'Albi, le 30 juillet 1835 : l'industriel Cazelles, gros fabricant de chaux à Gaillac ; Bouniol, dit Ressegou, et Solomia, deux métayers. Tous trois avaient assisté au triple crime. Le premier seul fut condamné à mort, les deux autres se virent infliger le bagne à vie.

Cazelles eut beau protester de son innocence, son dénonciateur l'avait accablé avec une telle précision que l'échafaud fut dressé pour lui, à Albi cette fois. Le 31 octobre 1835, la tête de Cazelles tomba aux applaudissements du public. Enigmatique, le condamné s'était écrié, avant d'être basculé :

— De « plus gros que moi » seront pris !

On sentait que rien n'était fini. Trois procès. Huit accusés. Trois exécutions déjà. Et l'affaire commençait à peine.

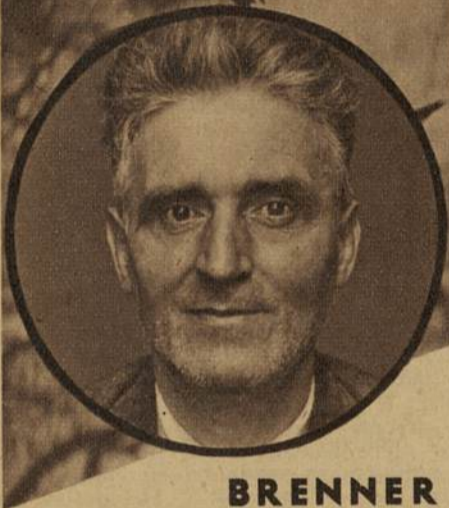
Combien d'assassins voulez-vous ?

Bientôt on apprit que le rusé Dalbys avait encore « marchandé » à la justice un autre « lot » de ses complices. Parmi les nouveaux dénoncés on ne comptait rien moins que deux membres de la Légion d'honneur, un fonctionnaire, un huissier et le fils de l'ancien commissaire de police de Gaillac. Je dis : ancien, car, depuis les révélations continues du chiffonnier, tous les habitués des saturnales



ÉVASIONS

en SÉRIE



BRENNER

D'ABORD, et encore, Spilers. C'est sa cinquième évasion.

A dix heures, l'autre soir, les gardiens de la villa « Chagrin » à Bayonne, constataient que Spilers était encore dans sa cellule. A minuit, il n'y était plus.

Deux barreaux étaient sciés. Une liane traînait sur le sol. Près du mur d'enceinte, haut de quatre mètres, Spilers avait abandonné une perche fabriquée avec les liteaux du plafond de la cellule.

A l'extérieur, sans nul doute, des complices attendaient l'ex-bagnard. Spilers était nu, car les gardiens prenaient soin, chaque soir, d'enlever les vêtements du prisonnier, pour prévenir précisément ses velléités de fuite.

Le nudiste malgré lui reçut des vêtements, de ses amis, se fit raser la barbe, prit une moto, tomba en panne, héla un taxi, mais des barrages de gendarmes coupaient les routes.

Spilers tomba sur l'un de ces barrages, exhiba de faux papiers, mais fut démasqué. Il a repris le chemin de la villa « Chagrin » où une cellule lui a été spécialement préparée — une cellule garantie hermétique.



A la prison d'Annecy, les choses se passèrent moins bien. Renouvelant l'exploit accompli il y a quelque temps par des détenus de la prison de Chambéry, cinq dangereux repris de justice, Charvon, Dufournet, Bruyas, Blanc et Enguerand, s'évadaient après avoir tué un gardien.

Le malheureux gardien avait été étranglé au moyen d'une serviette tordue autour de son cou. Un coup de poing l'avait tout d'abord assommé. Et ses bras, ses jambes, avaient été li-

gotés au moyen de fil de fer galvanisé que les prisonniers emploient pour fabriquer des couronnes mortuaires.

On devait retrouver trois des fuyards. Le vol d'une moto et d'une camionnette de boucher, la fracture d'un distributeur d'essence avaient mis les gendarmes sur leur piste. Blanc, Bruyas et Enguerand dormaient dans un garage du hameau de Château-Vieux, lorsqu'ils furent cernés par le capitaine Moreau et cinq hommes. On n'eut pas à tirer un seul coup de fusil. Les trois hommes se rendirent, mais refusèrent d'indiquer la direction qu'avaient prise les deux autres évadés, Dufournet et Charvon.



Brenner est, lui, un forçat évadé. Il y avait deux ans qu'il était guetté par les commissaires Belin et Chennevier, de la Sûreté Nationale.

Mais c'est depuis une semaine que l'évadé du bagne avait pris peur.

Il se confinait au domicile de l'ami qui lui avait donné asile. Par une curieuse ironie, il pouvait assister, de sa fenêtre, aux allées et venues des gendarmes de la caserne des Minimes. Ce spectacle, réconfortant pour un citoyen épris de l'ordre et respectueux de la loi, ne pouvait qu'inspirer des pensées pessimistes au bagnard en rupture de ban, contraignant de garder la chambre pour sauvegarder sa liberté usurpée.

L'évadé aurait pu cependant avoir des raisons d'être optimiste, voire même confiant dans son étoile.

Pour un homme deux fois condamné à mort, Charles Brenner, dit Charlot-le-Lyonnais, ne se portait pas mal. Le crime qui lui avait valu cette redoutable distinction judiciaire avait fait grand bruit, à Lyon.

Avec deux complices, Didier et Augier, Brenner s'était introduit chez une dame Schneider, dans le désir non dissimulé de lui dérober ses bijoux et son argent.

Mais l'intervention de la domestique avait compliqué les choses. Le vol s'était aggravé d'un crime sauvage.

Didier, tuberculeux, mourut en prison. Brenner et Augier continuèrent à se bien porter. On ne voulut pas envoyer à l'échafaud deux hommes doués d'une si belle santé. On les grâcia. On les envoya au bagne. Et comme un bienfait n'est jamais perdu, ils s'évadèrent.

Brenner fut arrêté en Guyane anglaise, à Trinidad, et extradé. On l'envoya en punition aux Iles du Salut où, pendant trois ans, il fut affecté au camp des Roches de Kourou.

Brenner, loin de se décourager, prépara aussitôt sa nouvelle évasion. Il y parvint le 30 juillet 1925, en compagnie de quatre autres bagnards. Augier, son ex-complice, faisait partie cette fois du voyage.

Depuis onze ans, Brenner poursuivait, dans les pays les plus divers, son aventureuse destinée de bagnard en rupture de chaînes.

Bien mieux, il fut arrêté trois fois en France, et trois fois il réussit ce tour de force invraisemblable d'être condamné sous de faux états-civils.

Si bien que cet évadé du bagne retourna en prison sans retourner au bagne.

Une première fois, le 23 mai 1930, en flagrant délit de cambriolage.

— Comment vous appelez-vous, lui demanda-t-on.

— Montigny, répondit Brenner. Voici mes papiers.

— Eh ! bien, Montigny, vous ferez trois mois de prison. Mais n'y revenez pas, le tribunal sera moins indulgent la prochaine fois.

Le 4 octobre 1933, nouvelle arrestation, pour contrebande de tabac.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-on à Brenner.

— Jean Royer. Je suis né à Saint-Etienne, le 16 avril 1892, répondit l'évadé.

Brenner-Montigny-Royer mangea encore de bon appétit la gamelle réglementaire, et considéra avec attendrissement les barreaux de sa prison.

Libéré, Brenner regagna Paris et continua bien entendu son fructueux trafic. Il l'agrémenta, cette fois, de cambriolages en tous genres. On l'ar-



SPILERS

rêta à nouveau, à Paris, le 19 juin 1935.

Mais à Poissy, où il devait purger une peine de treize mois pour vol et usurpation d'état-civil, Brenner se prit à réfléchir.

Une telle situation ne pouvait durer. Et Brenner songea qu'on feignait d'ignorer son véritable nom et qu'il allait être « groupé en beauté, à sa libération ».

Ce jour-là, jamais libéré de maison centrale ne parut plus inquiet. Tandis que les portes de Poissy s'ouvraient devant lui, Charlot-le-Lyonnais scrutait avec anxiété le bel horizon de liberté qui s'offrait à lui. Il regarda à gauche, il regarda à droite. Nulle silhouette de policier.

Brenner, d'un pas agile, sauta dans le premier train qui passait et regagna l'appartement de la rue des Minimes où Davrieux, contrebandier notoire et ami des bagnards, lui offrit asile.

C'est là que, l'autre matin, le commissaire Chennevier, accompagné des inspecteurs Bascou et Sudry, devait venir le cueillir.

Le commissaire Chennevier suivait sa piste depuis de longs mois. Il savait que Brenner, évadé du bagne, vivait à Paris sous un faux nom, mais comment le retrouver ; il n'avait, pour retrouver sa trace, qu'une photo du forçat remontant à dix-huit ans.

C'était peu. Mais le hasard est le dieu des policiers, et l'axiome « cherchez la femme » est toujours vrai.

L'autre matin, le commissaire Chennevier frappa à la porte de l'appartement de la rue des Minimes.

Brenner dormait du sommeil du coupable — terrassé par la fatigue.

Le commissaire Chennevier, n'obtenant pas de réponse, allait se décider à faire venir un serrurier lorsque Brenner, réveillé par les allées et venues des policiers, vint ouvrir, sans méfiance.

Il n'eut pas le temps de réagir. Déjà il était ceinturé. Des menottes encerclaient ses poignets. Brenner, le forçat évadé, était « fait ».

— J'espère bien que la nouvelle donnée par les journaux est inexacte ? demanda, inquiet, l'évadé : le bagne ne va pas être supprimé...

— Mais si, répliqua le commissaire ; il y a beaucoup de chances pour que vous finissiez vos jours en réclusion.

Charlot-le-Lyonnais eut une grimace de dégoût, mais, philosophe, il murmura :

— Bah ! l'Administration Pénitentiaire a usé beaucoup de gouvernements. Elle usera bien celui-là. Et je vous enverrai bientôt, messieurs, une carte postale de Caracas !

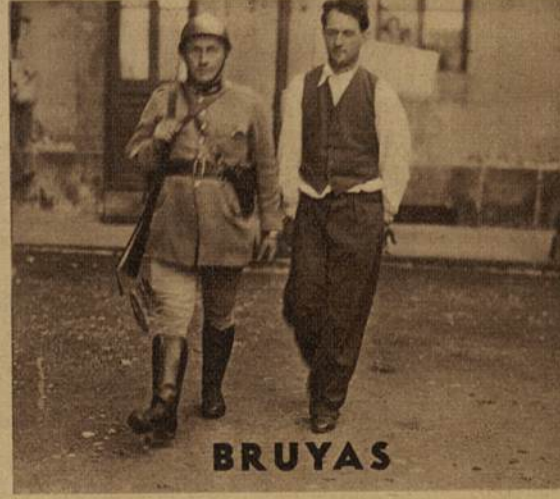
Luc DORNAIN.



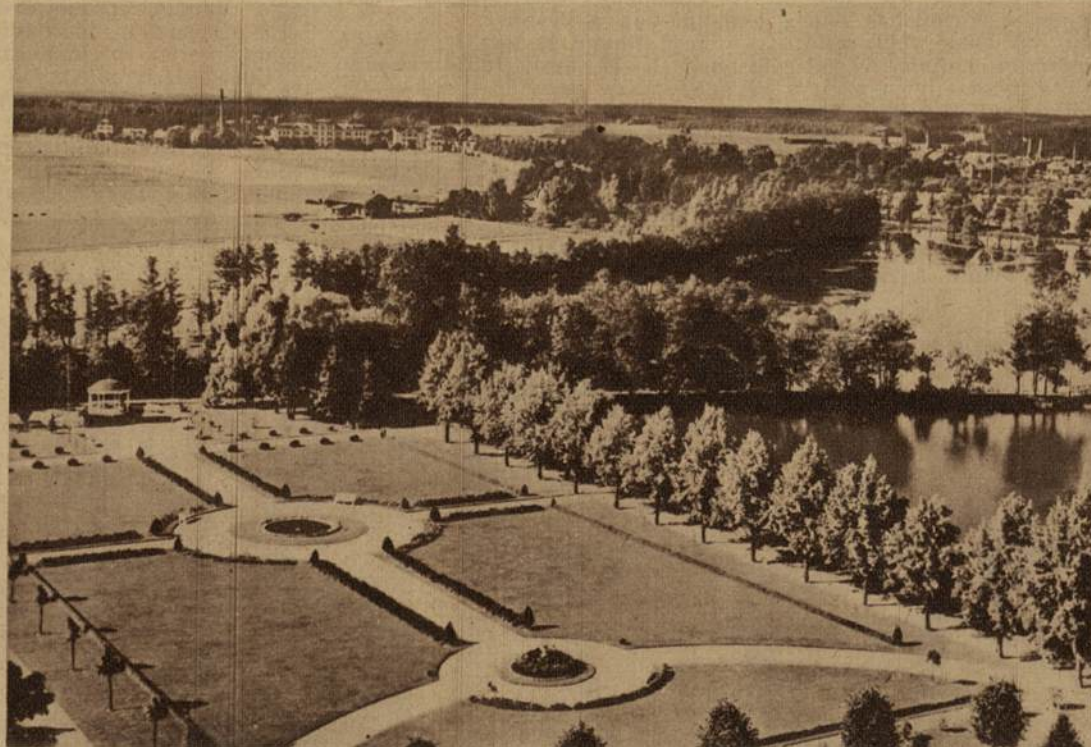
BLANC



ENGUERAND



BRUYAS



La petite ville de Sala, souriante, paisible comme un décor pour conte de fées scandinave, vécut pendant six ans sous la terreur des "confrères du Compas Magique".

Stockholm (de notre correspondant particulier).

SALA est une de ces petites villes suédoises toutes reluisantes de propreté et de bonne humeur, qui ressemblent au décor d'un conte scandinave.

Bien qu'il s'agisse d'un centre industriel, grâce aux carrières de chaux avoisinantes, Sala fut, de tout temps, un petit paradis habité par une population paisible, souriante et d'une probité proverbiale. On n'y connaissait aucune infraction à la loi, aucun dérèglement des mœurs, même passager. Et l'on se demandait parfois pourquoi Sala avait une prison, et que pouvaient bien faire le procureur Stiernström et le commissaire Thur, pour remplir les « heures creuses » de leurs interminables journées.

Soudain, une effroyable vague de meurtres et d'incendies déferla sur la trop heureuse petite ville et sur toute la région.

Cela commença en 1930, lorsque le corps de Swen Erikson, un chauffeur d'une ville voisine, fut repêché dans un lac, aux environs de Sala. Sa tête était trouée d'une balle ; ses vêtements mis en lambeaux témoignaient d'une terrible lutte... La police ouvrit une enquête qui demeura infructueuse. Les habitants de Sala étaient au-dessus de toute suspicion et la population des trois petites villes les plus proches, Sorbo, Kölfor et Vasterfärnebo, était exactement semblable, par son honnêteté et sa bonne humeur, à celle de Sala. Or, ce furent précisément ces trois villes qui furent frappées, tour à tour, par la mystérieuse épidémie du crime. Des femmes assassinées ou empoisonnées et leurs maisons dévorées par les flammes, des employés des carrières molestés, attaqués dans leurs demeures, des coffres-forts fracturés et pillés, des garages cambriolés...

Et, dans chacun de ces crimes, aucun indice, pas la moindre pièce à conviction, pas ombre d'une piste. Les policiers se perdaient en conjectures, le commissaire Thur téléphonait à Stockholm, réclamant l'aide des détectives spécialisés. Ceux-ci, après avoir enquêté à leur tour, déclarèrent qu'ils s'agissait sans aucun doute de contrebandier d'alcool (car la prohibition les a fait naître en Suède, de même qu'en Amérique !). Ces malfaiteurs seraient bientôt capturés. Ils le furent, en effet, mais les crimes de la région de Sala ne furent pas enrayés.

Au début de juin 1936, le caissier des carrières de chaux, Peterson, fut assassiné en plein jour et dévalisé d'une somme de vingt mille couronnes, qu'il venait de prendre à la banque, car c'était jour de paye. Son corps criblé de balles fut retrouvé sur la route menant aux carrières. Sa bicyclette, tordue, brisée, gisait auprès du cadavre.

C'étaient des paysans, travaillant dans un champ, qui l'avaient découvert. Ils déclarèrent qu'ils avaient vu, de loin, deux hommes barrer la route à un cycliste... Une lutte s'était engagée... Un coup de feu avait crépité... Lorsqu'ils étaient accourus, les deux meurtriers avaient disparu.

Comme la police demandait le signalement de ces deux hommes, les paysans répondirent qu'ils étaient trop loin pour pouvoir distinguer les traits des assassins. Pourtant, l'un d'eux ressemblait vaguement à Hedeström, le jeune patron d'un magasin d'appareils électriques de Sala. Mais non, c'était impossible ! Il ne s'agissait que d'une ressemblance. Hedeström était unanimement connu et respecté. Un charmant garçon, un brillant inventeur !

Ce même soir, au cercle de Sala, des camarades accostèrent Hedeström en riant et en criant :

— Eh bien ! mon vieux, il paraît que c'est toi qui as tué ce pauvre Peterson !

Hedeström répondit sur le même ton :

— Bien sûr, que c'est moi, et voici l'arme du crime.

A ces mots, ils tira de sa poche un revolver qu'il fit passer de main en main. Ses camarades l'examinèrent, puis le lui rendirent et tout le monde partit d'un grand éclat de rire, comme les Scandinaves, seuls, en ont le secret.

Quelques jours plus tard, la compagnie, chargée de payer la prime d'assurance à la veuve de la victime, fit savoir qu'elle était prête à verser deux mille couronnes à quiconque découvrirait le meurtrier de Peterson. C'est alors qu'un jeune employé, Oke Windelund, se présenta à la police et fit une déclaration sensationnelle.

A la veille de la mort de Peterson, il avait rencontré l'électricien Hedeström, qu'il connaissait de longue date.

Quelle ne fut pas la stupéfaction du jeune homme, lorsque Hedeström lui proposa, à brûle-pourpoint, de participer à un meurtre. Il s'agissait de l'assassinat d'un caissier, porteur d'une grosse somme. L'électricien expliqua à son interlocuteur ébahi qu'il faisait partie d'une association secrète, puissante, et que le coup ne pouvait rater :

— Tu es sans travail, et si tu veux devenir un électro-technicien comme moi, tu devras suivre des cours spéciaux... Les études, cela coûte cher ; et, si tu marches avec nous, tu auras les poches pleines de bons billets de banque tout neufs...

La première surprise passée — et il faut croire qu'elle ne dura pas longtemps ! — on se mit à débattre la question. Windelund dit « qu'il n'était pas embarrassé de scrupules, mais qu'il éprouvait quelque répugnance à tuer un homme ».

— Si tu obéis au chef, tu verras comme c'est facile, objecta l'autre : avec Lui, les répugnances disparaissent ; on devient fort, courageux. Il vous

insufflé une vie nouvelle ! Il n'a peur de rien, et il peut tout !...

Néanmoins, le jeune homme refusa net d'être mêlé à cette sinistre affaire.

Alors, Hedeström se mit en colère, le menaça : — Si tu bavardes, si tu cherches à nous trahir, nous l'exécuterons...

Et, sur ces mots, Hedeström disparut. Terrifié par les révélations et les menaces de son ami, Windelund avait longtemps hésité à parler. Mais il avait fini par se dire qu'il valait mieux tout avouer et se mettre sous la protection de la police.

Grâce à ces aveux, celle-ci allait découvrir une des bandes les plus dangereuses du monde, une association secrète qui avait mis, au service du crime, tous les mystères de l'occultisme et toutes les découvertes de la science moderne : la *Confrérie du « Compas Magique »*.

Hedeström, arrêté, avoua tout. Il était le complice, l'esclave, l'instrument, d'un chef tout puissant et redoutable, le docteur Nielsen Thurneman qui, bien qu'originaire de Sala, pratiquait à Stockholm, comme guérisseur-hypnotiseur.

Thurneman avait fondé la *Confrérie du « Compas Magique »*, société à la fois occulte et criminelle. Grâce à ses dons prestigieux de magnétiseur, il avait réussi à asservir plusieurs jeunes gens, fils de famille pour la plupart. Ni Thurneman, ni ses complices n'étaient pauvres. Ils pratiquaient le meurtre par sport et aussi à cause de goûts de luxe qu'ils ne pouvaient satisfaire malgré leurs fortunes. Ils avaient commis tous les crimes qui terrorisaient Sala. Ils avaient récolté un riche butin, que Thurneman avait enterré dans une forêt des environs de Sala. La police s'y transporta et découvrit effectivement des milliers de couronnes enfouies dans des pots à confiture.

Le procureur Stiernström téléphona immédiatement à Stockholm, et le docteur Thurneman fut arrêté dans la coquette villa où il habitait avec sa mère. Les autres membres de la confrérie furent arrêtés à leur tour : Ragwald Lindbergh, l'associé de Hedeström ; Janson et Abrahamson, les lieutenants les plus fidèles du docteur Thurneman.

Les cinq inculpés furent transférés à la prison de Sala. Une foule surexcitée assiégeait la prison pour les voir passer. Ils faillirent être lynchés.

Thurneman, un frêle jeune homme, âgé de vingt-huit ans, avait un air narquois, qui mit le comble à la fureur populaire. Hedeström, robuste, très blond, s'avancait, impassible et fier. Abrahamson et Janson étaient effondrés, et Lindbergh pleurait en cachant sa figure dans ses mains. D'ailleurs, Thurneman, lui-même, ne tarda pas à perdre sa belle assurance. La police suédoise sait recourir, à l'occasion, au « troisième degré »... Le chef tout-puissant de la *Confrérie du « Compas Magique »*, de même que ses quatre complices, fit des aveux complets, mais leurs dépositions furent jugées tellement fantastiques, invraisemblables, que l'affaire fut ajournée de quatre semaines, pour permettre à la police de contrôler les faits.

Il fallut, cependant, se rendre à l'évidence : Thurneman avait dit vrai. La confrérie avait commis une série de crimes atroces, et en projetait d'autres au moment où ses membres furent arrêtés...



Le premier crime avait été commis en 1930, lorsque Thurneman avait constitué un imposant arsenal de revolvers et de grenades à mains et avait volé plusieurs automobiles. Le chauffeur Swen Erikson avait été embauché pour accomplir le premier exploit : le raid contre une opulente laiterie.



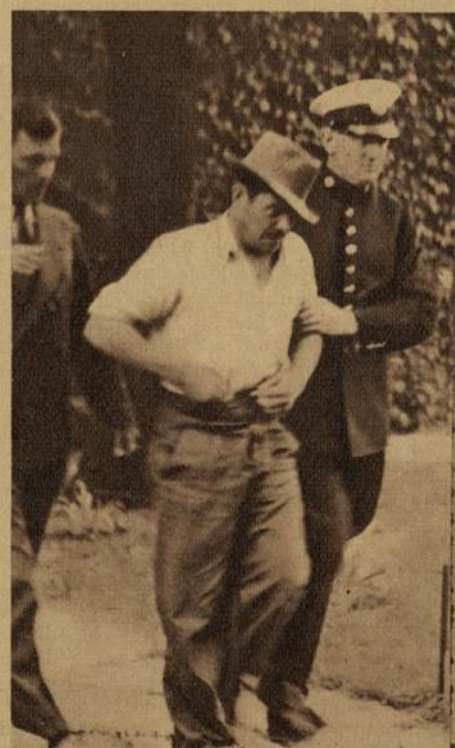
Le malheureux Abrahamson est considéré comme un complice de second plan.



Hedeström, le technicien de la bande, était le lieutenant de l'hypnotiseur.



Thurneman (à gauche) était doué d'une influence magnétique démoniaque.



Janson, un faible, fut littéralement, envouté par le diabolique « docteur. »

Au dernier moment, Erikson avait pris peur et avait refusé de conduire la voiture. Alors, Thurneman déchargea sur lui son revolver et le fit jeter dans un lac, d'où son corps fut repêché par la police.

Les victimes suivantes furent un employé de la carrière de chaux, Axel Kjellberg, et sa gouvernante, Karin Holmberg.

Les meurtriers savaient que Kjellberg, qui était trésorier de l'entreprise, venait de rapporter de la banque dix mille couronnes. Ils se déguisèrent en policiers et se rendirent, la nuit, au domicile de Kjellberg, prétextant qu'ils venaient d'arrêter des contrebandiers d'alcool, et qu'ils demandaient à l'employé un local où ils pourraient enfermer leurs prisonniers jusqu'au matin. Kjellberg s'empressa de leur ouvrir, et fut aussitôt abattu. Sa gouvernante, qui accourut au bruit de la détonation, fut également tuée à coups de revolver. Puis, Thurneman et ses complices fracturèrent le coffre-fort, s'emparèrent de l'argent et prirent la fuite après avoir incendié la maison.

L'assassinat de la vieille rentière Blumquist fut perpétré un an plus tard, et ce fut à cette occasion que la confrérie manifesta toute son astuce diabolique. Mme Blumquist avait été, jadis, soignée par le docteur Thurneman. Il savait qu'elle était riche et qu'elle vivait seule dans une petite ville, non loin de Sala.

Hedeström, habile mécanicien et inventeur, avait été chargé de la partie « technique » du meurtre. Son élaboration exigeait, en effet, des connaissances spéciales : un trou fut perforé dans la muraille de la maison de Mme Blumquist, pendant la nuit ; un tuyau fut introduit dans la chambre de la rentière. Puis, le moteur de l'auto des malfaiteurs fut mis en marche et le gaz d'échappement envahit la chambre par le tuyau. Or, ce gaz, le coloxyde, est un dangereux toxique. Il a, en outre, la propriété de provoquer les mêmes symptômes que l'asphyxie causée par un incendie. Aussitôt que Mme Blumquist rendit le dernier soupir et que sa caisse fut dévalisée, les meurtriers mirent le feu à la maison, pour faire croire à la police que la malheureuse était morte des suites de l'incendie. Mais, lorsque les malfaiteurs examinèrent le sac où la vieille avait l'habitude de garder son argent, ils poussèrent une exclamation de dépit. Le sac ne contenait que six couronnes.

Le docteur Thurneman se contenta de soupirer : — Voilà qui ne saurait s'appeler une *crime parfait* !... Notre exploit ne nous fait pas honneur, et la vieille ne valait certes pas le dérangement... Une autre fois, il faudra nous débrouiller un peu mieux !

L'assassinat d'un riche fermier fut plus rémunérateur et le meurtre d'un pasteur garnit, une fois de plus, les pots de confiture de la forêt de Sala. Le trafic des autos volées, qu'ils prétendaient avoir gagnées à la loterie, leur rapporta gros. Hedeström, le brillant jeune inventeur-électricien, avait fabriqué un passe-partout qui ouvrait toutes les automobiles. C'était lui aussi qui était chargé de les camoufler et de changer leurs plaques. Son atelier, que Sala tout entier connaissait, où les citoyens les plus respectables faisaient réparer leurs radios et leurs bouillottes électriques, était, en réalité, l'obscur officine où s'accomplissaient les projets diaboliques du docteur Thurneman.



Qu'était-ce donc que ce fameux docteur, le chef du « Compas Magique » ?

Fils de braves petits bourgeois de Sala qui tiennent un magasin de confection pour hommes, ce jeune médecin de vingt-huit ans débuta dans la vie

comme homéopathe. Plus tard, il se fit guérisseur, à Stockholm, où il se fit une assez nombreuses clientèle.

Médecin médiocre et guérisseur quelconque, Thurneman avait un seul, mais formidable atout, dans son jeu : une prestigieuse force magnétique.

Au collège, il avait asservi ses camarades et plongé ses professeurs dans des trances. Alors qu'il était étudiant, un homme mystérieux, dont il se refuse à révéler le nom, mais qu'il appelle « le Danois », s'intéressa à lui, lui communiqua ses connaissances occultes et lui enseigna l'art du magnétiseur.

Dès ce moment, Thurneman acquit une force qui lui permettait d'arrêter à distance des passants dans la rue. Hedeström, l'électricien, vint le consulter pour un mal dont il souffrait. Le docteur l'étendit sur un divan, fit des passes, le plongea dans un profond sommeil... Lorsque le patient se réveilla, il sentit sa volonté l'abandonner. Il était devenu l'esclave de Thurneman.

Puis, ce fut le tour du jeune Lindbergh de se faire « soigner ». C'est un brave garçon, qui a une jolie fiancée, aussi blonde que lui. Bon fils et honnête employé, il ne songeait certes pas à se faire gangster. Il résista longtemps aux passes de Thurneman, qui s'irritait, s'impatientait. Il finit enfin, après de longs efforts, à briser la volonté de Lindbergh, mais un sourd antagonisme demeura entre les deux hommes, et lorsqu'ils furent écroués, après leur arrestation, dans la même cellule, Lindbergh se jeta sur celui qui avait été son tyran et faillit l'étrangler. Il fallut les séparer, et Thurneman se mit à crier que Lindbergh avait, plus d'une fois, tenté de l'assassiner. Seule, sa force magnétique avait empêché Lindbergh de le tuer...

Un autre membre de l'association, Eric Extröm, avait, lui aussi, cherché à résister ; il avait même menacé son tyran de le dénoncer. Thurneman l'hypnotisa, lui mit un revolver entre les mains, murmura un ordre bref. Extröm se retira, comme un chien battu. Dans la nuit, il se suicida !...

Hedeström, l'inventeur-électricien, était le bras droit de Thurneman, son collaborateur le plus indispensable. Ses vastes connaissances scientifiques contribuaient à ce que les crimes, machinés par le docteur, fussent si longtemps ignorés par la police. C'était, en effet, des « crimes parfaits » au point de vue technique. Le jour où, au cercle, ses camarades l'avaient plaisanté sur le meurtre de Peterson, il en avait profité pour faire passer son revolver de main en main, afin de recueillir sur l'arme les empreintes digitales de tous les membres du cercle. Il connaissait tous les dangers de l'anthropométrie, et n'accomplissait son sinistre travail qu'après avoir pris toutes les précautions et enfilé, l'une sur l'autre, plusieurs paires de gants.



Telle est l'extraordinaire histoire des frères du « Compas Magique ».

Le pays tout entier a poussé un soupir de soulagement quand la bande fut sous les verrous.

En Suède, il n'y a pas de peine capitale. Les auteurs de crimes passionnels sont condamnés à vingt ans de travaux forcés... Quant à ceux qui tuent par lucre, la loi les considère comme des *anormaux*, des fous dangereux, qu'il faut mettre hors d'état de nuire. Ils sont, par conséquent, *internés pour la vie*, dans un asile d'aliénés.

Il semble bien que, dans le cas du docteur Thurneman et de ses acolytes, la justice suédoise ait pleinement raison.

Carl BERGSTRÖM.

La chasse des morts

On se heurte, en ce moment, dans toutes les gares, à des chasseurs guêtrés et harnachés comme Tartarin lui-même. C'est donc de la chasse dont je vais vous parler. Mais rassurez-vous ! Il ne s'agira pas, ici, de hâbleries de tireur de gibier. Nous allons pénétrer dans les belles forêts de France, sans carnier et sans fusil. Nous allons chasser les fantômes, les ombres, les hommes noirs qui peuplent nos bois de leur monde fantastique, et pourtant bien réel, si l'on en croit nos rudes paysans, gens simples et de bon sens.

A l'âge de sept ou huit ans — je m'excuse de me mettre en vedette, mais il me faut d'abord vous dire comment je suis entré dans la confidence — j'allais passer les mois d'août et de septembre chez un vieil oncle que j'avais près de Sarlat, dans le Périgord noir. En cette contrée forestière, où les truffes sont délicieuses, tout le monde a entendu parler de la *Chasse du Roi Hérode*, ce méchant roi de l'Evangile qui tuait les petits enfants.

— Oui, m'expliqua mon oncle, il y a des chasses volantes qui passent comme ça au-dessus des carrefours de la forêt, par chez nous. C'est toujours un signe de malheur. Ce sont les mauvais seigneurs d'autrefois, les chasseurs sanguinaires, les assassins et les morts qui n'ont pas eu sépulture chrétienne qui sont ainsi condamnés à poursuivre éternellement, sur des squelettes de chevaux, des squelettes de biches qui leur échappent sans cesse. Ce sont des damnés...

— On les entend, mais on ne les voit pas ?

— Si petit, on les aperçoit quand le malheur est proche !

Je ne dormis pas de la nuit. Le lendemain soir, je me dirigeai seul et en cachette vers la profonde forêt. Assis à un carrefour, j'attendis la nuit, contemplant un coin de ciel entre les branches. Déjà la nuit fraîche montait. Soudain, j'entendis un grand bruit au-dessus de moi. Le tapage semblait provenir d'une nombreuse débandade de chevaux et de chiens ; les sabots de ces chevaux invisibles frappaient l'air avec le bruit exact que feraient sur le sol ceux d'un cheval lancé au galop ; les chiens aboyaient avec force. A tout ce fracas se mêlaient des cliquetis de chaînes qui brisaient des branches au passage. Je regardais démesurément le coin de ciel qui s'assombrissait de minute en minute, je ne vis rien. Et le tintamarre augmentait au point de m'assourdir. Je distinguai bientôt des voix gutturales qui dominaient tout le tumulte.

Taïaut !... Taïaut !... disaient-elles.

Bientôt ce fut un vacarme d'ossements qui s'entrechoquaient et mes dents, en claquant, se mirent à l'unisson. Je me sentais envahi par de monstrueuses présences que je ne parvenais pourtant pas à apercevoir. Enfin, l'éclat de cette chevauchée diminua et s'éloigna en direction des champs. Je courus d'une traite sur les lisières du bois. Déjà, au-dessus de l'horizon, la lune était haute.

A ce moment, je me sentis saisir par le bras. Mon oncle et le bûcheron de la veille couraient à ma recherche, venaient de me retrouver.

Eh bien ! petit ? s'exclamèrent-ils, tu l'as entendue la *Chasse du Roi Hérode*, et tu l'as vue, hein ? Tiens, regarde-la s'enfuir...

Deux bras se tendaient, me désignant un trou de ciel gris, entre deux lourds nuages noirs. La lune, un instant cachée, se dégagait. Et vers l'Est j'entrevis trois ombres qui s'engouffraient derrière un des nuages.

J'avais vu disparaître la *chasse des morts*.

Le lendemain, un épouvantable orage

ravagea le Périgord. Il ne resta pas un fruit sur les arbres, pas un légume dans les champs. Le malheur était passé par là, sur les traces de la *Chasse du Roi Hérode*. Libre à vous de me croire. Mais je vous citerais mille témoins de ces événements.

Événements merveilleux et banaux.



La *chasse Caïn*, ou *chasse de la mère Harpine*, se montre, de nos jours encore, aux environs d'Orbec, en Normandie, et annonce toujours la mort d'une personne en danger. Le Limou-



sin est survolé par la *chasse Gallière*, qui ne serait qu'un galop infernal de loups-garous.

Dans le Nord, le voyageur attardé s'expose à rencontrer cette troupe de revenants. Il pourra l'entendre et la voir principalement les nuits d'hiver, quand la bise mugit et souffle par rafales : c'est la *chasse Hennequin*, ou bien celle des *quatre frères Aymon*. Dans le Jura, c'est la *chasse Holopherne* ; dans les Landes, la *chasse du Roi Artus*.

En Touraine, le *Roi Hugon* mène la horde aérienne ; en Gascogne, elle est conduite par la *diabliesse Luna*. En Sologne, elle est commandée par *Thibault de Champagne*. Pour la voir, il faut, « à minuit, mettre le pied droit sur une racine de mandragore ».

Dans le Berry, c'est la *chasse à Baudet*, ainsi appelée à cause de son tapage qui imite assez bien le braiment des ânes. En Bretagne, berceau des légendes, les chasses maudites sont légion : elles sont menées par *l'Homme Rouge*, le *Fantôme Volant*, le « *Maupiqueur* », l'*Avertisseur de Tristesse*, etc... Si un téméraire leur crie, au passage : « Pars à la chasse ! » il trouvera, le lendemain, une moitié de cadavre humain accroché à sa porte, visible pour lui seul, et il faudra qu'une semaine s'écoule avant qu'il puisse l'en arracher. Dans l'Esterel et les Alpes, c'est *Monsieur de la Forêt*

s'attardent gravement, dans leurs ouvrages historiques, à discuter la réalité de la *chasse des morts*. Et comment pourrait-on encore douter qu'il y a à la base de tous ces récits merveilleux un fond de vrai, de contrôlé — n'en suis-je pas témoin ? — quand tous les peuples, toutes les races sont poursuivies depuis toujours par l'apparition de *chasses volantes*.

En Norvège, en Suède, c'est *Odin* qui court les nues, suivi de ses guerriers ; dans le Luxembourg, c'est le *Roi Othon* ; en Bavière, c'est le *Roi des Aunes* que Goethe a immortalisé dans une ballade dont les couplets chantent tristement à l'oreille :

« Mon fils, d'où vient que tu caches ton visage avec un air d'effroi ? » demande le père, qui traverse une forêt, à son fils, monté en croupe de son cheval.

« Mon père, ne vois-tu pas le *Roi des Aunes* avec sa couronne et sa queue ? » répond le fils terrifié.

Le père inquiet presse sa monture, mais l'enfant n'est plus qu'un cadavre à la sortie de la forêt.

En Allemagne, il ne se passe pas de semaines, de nos jours encore, sans qu'apparaisse le squelette pourvoyeur de mort du *Wildgraf von Falkenburg*, le *grand-veneur de Falkenburg*, qui a commis d'innombrables forfaits et se trouvait là toutes les fois qu'un malheur menaçait une grande famille allemande, Hohenzollern ou Habsbourg.

Le *Wildgraf de Falkenburg* est peut-être l'expression la plus humaine que l'on ait vue de ces « revenants-chasseurs ». Il prend régulièrement l'aspect d'un vivant et s'habille exactement d'un costume semblable à celui qu'a revêtu l'infortuné sur qui il décide de jeter son sort implacable. Mais il ne peut dissimuler ses traits et il jette aussitôt l'épouvante : car sa face n'est qu'une tête de mort trouée d'affreuses orbites vides. Il s'approche, silencieux, suivi de ses deux lieutenants, deux squelettes également revêtus d'habits humains.

— Je suis perdu ! confiait l'archiduc Rodolphe de Habsbourg, le 29 janvier 1889, à son fidèle valet Joseph Loschek, au retour d'une promenade à cheval. J'ai été suivi par le *Wildgraf* et ses deux horribles suppôts.

De fait, la nuit suivante, ce fut la tragédie du château de Mayerling, une des causes lointaines de la dernière guerre.

Tout cela est vrai, comme le fut l'apparition soudaine, devant Henri IV, en 1599, du *Chasseur Noir* de la forêt de Fontainebleau, forêt propice à ces sortes d'apparitions. Tous les historiens du temps ont raconté cette brève rencontre.

Jailli des broussailles, cet homme noir, hideux, à tête de squelette, cria au roi :

— Amendez-vous !

Désormais, les jours de Henri IV étaient comptés et il devait fatalement, après avoir vu le spectre, périr de mort violente, comme devait périr Louis XVI à qui le terrible *Chasseur Noir* barra un matin la route, en forêt de Meudon, en 1789. Comme devaient enfin périr tous ceux qui, depuis, devaient à leur tour le croiser sur leur chemin.

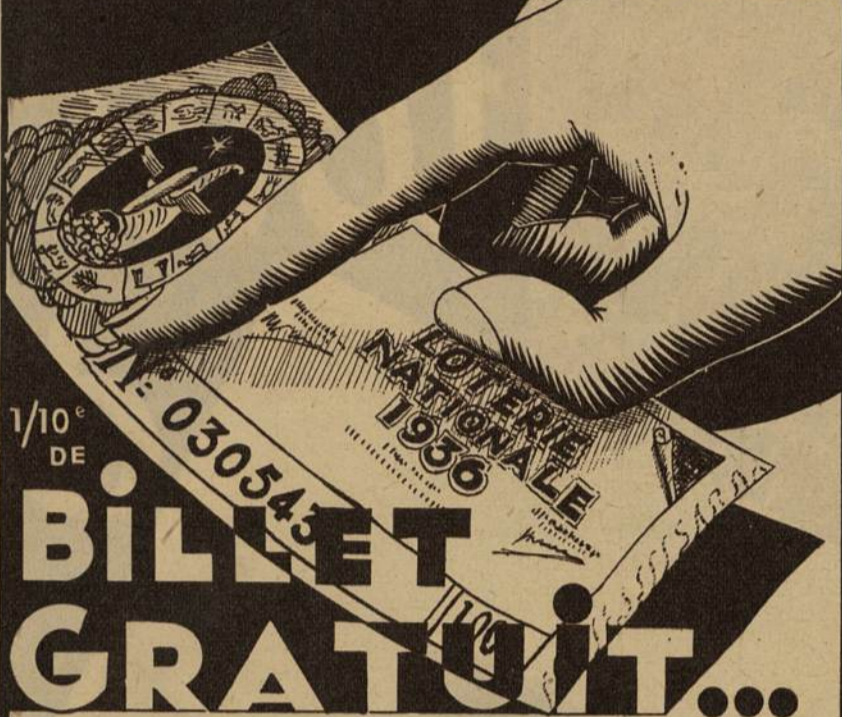
Pouvez-vous maintenant considérer la *chasse* et le *chasseur des morts* comme des contes bons à faire peur ? Que les esprits forts qui continueront le sourire répètent au moins, avec Vi- gny :

Qu'il fait bon, qu'il fait bon écouter des [histoires] Des histoires du temps passé...

BIBLIOPHILE ROUGE.



LOTÉRIE NATIONALE



1/10^e
DE

BILLET GRATUIT...

*Celui qui vous apporte
la chance de gain*

qui vous sera envoyé **GRATUITEMENT**, en même temps que votre horoscope **GRATUIT**, joint invariablement à un merveilleux talisman que je vous confierai quinze jours à l'essai (sans engagement de votre part).

Les chiffres que porte ce billet de loterie offert par moi, auront été **SPÉCIALEMENT ÉTUDIÉS** pour chaque personne, d'après sa date de naissance, et mettront de votre côté toutes les conditions voulues pour gagner.

De nombreuses attestations d'heureux gagnants me parviennent chaque jour et sont à votre disposition.

Veuillez découper cette annonce aujourd'hui même, en m'indiquant votre date de naissance très précise (heure et lieu si possible) :

Professeur: **T. AOUR** 64, rue Auguste-Comte - LYON

FILTROCHO

FILTROCHO est le seul appareil de ce prix ne nécessitant aucune installation.

Un robinet d'eau froide, une prise de courant, et c'est tout.

FILTROCHO donne instantanément de l'eau bouillante.

FILTROCHO débite de 50 à 150 litres à l'heure.

Consommation de courant insignifiante.

AUCUN DANGER

En un mot, c'est pour vous le confort, la rapidité, l'économie, car son prix est dérisoire en proportion des « services »... et il est garanti 5 années.

PRIX IMPOSÉ : 88 francs franco.

**Plus de bouilloires
Plus de chauffe-eau
Plus de perte de temps.**

BON DE COMMANDE

Veuillez m'adresser un **FILTROCHO N° 47**, avec sa garantie de 5 ans. Ci-joint 88 fr. en mandat, chèque.

Nom.....

Adresse.....

à adresser à Filtrocho, 1, rue Lord-Byron, à Paris (8^e).



ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IX^e) Trinité 85-18

Bientôt la fin du Monde ?

Le 15 ou 16 septembre prochain ?... oui, si nous en croyons les Secrets de la Grande Pyramide...

Non, d'après le brillant et amusant roman de Jacques Spitz, *Les Evadés de l'An 4.000* (1).

Le titre indique bien que nous avons encore de la marge.

(1) 1 vol. de la collection « Les Romans fantastiques ». N. R. F., 12 fr.

FORCE LE BONHEUR ET LA JOIE AU FOYER

SANTÉ

VIGUEUR

par

PAR LA SANTÉ.



L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Gard, à Bruxelles, vient d'écrire un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair, explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE :

SYSTEME NERVEUX

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2^e PARTIE :

ORGANES SEXUELS ET APPAREIL URINAIRE

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^e PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^e PARTIE :

VOIES DIGESTIVES

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^e PARTIE :

SYSTEME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.

C'EST GRATUIT

Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à M. le Docteur M. A. GRARD, 30, Avenue Alexandre-Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée, le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90.

SANTÉ

B
E
A
U
T
É



B
E
A
U
T
É

ÉCONOMIE

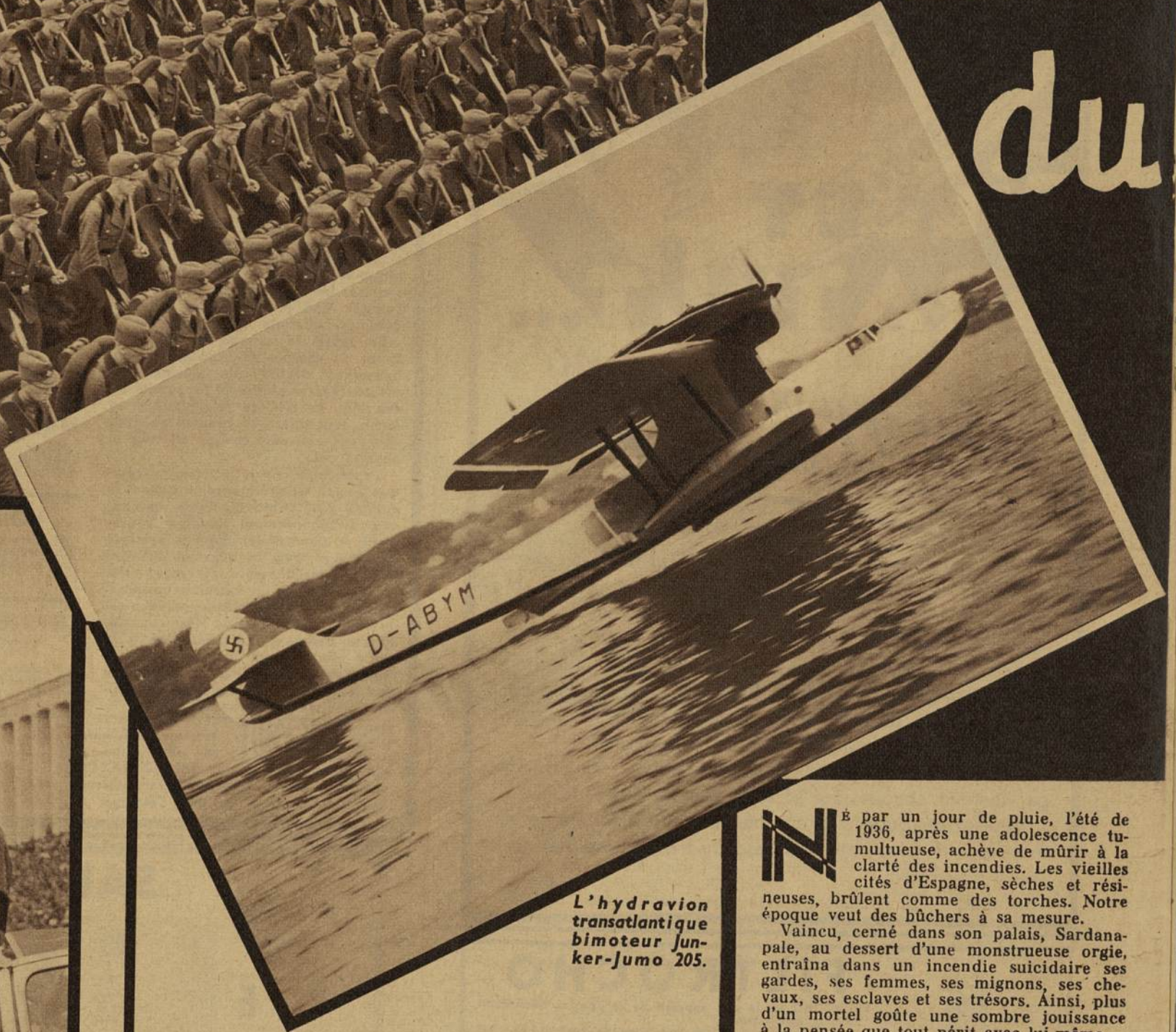
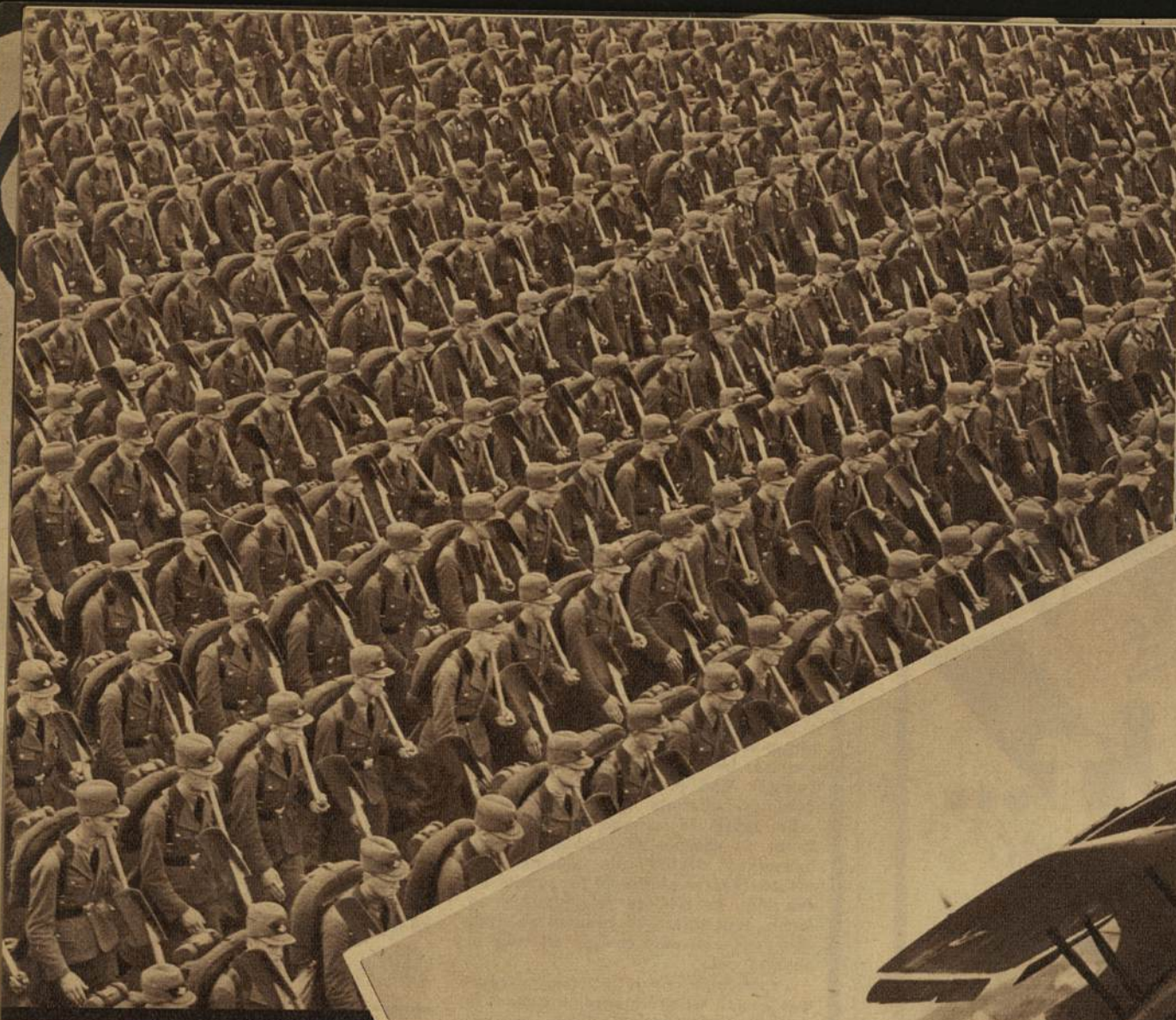
TETTBRO L'ADOUCISSEUR D'EAU PARFAIT
DURE INDÉFINIMENT
COUTE MOINS QUE RIEN

SANTÉ L'eau du robinet, employée pour la cuisson de nos aliments, les imprègne de tartre (regardez vos casseroles) et aggrave et cause : Rhumatismes, Indigestion, Constipation, Maladies des Reins, Goitre, etc. **BEAUTÉ** Elle dessèche et abîme la peau, la vieillissant avant l'âge. Protégez donc Santé et Beauté en employant l'eau douce.

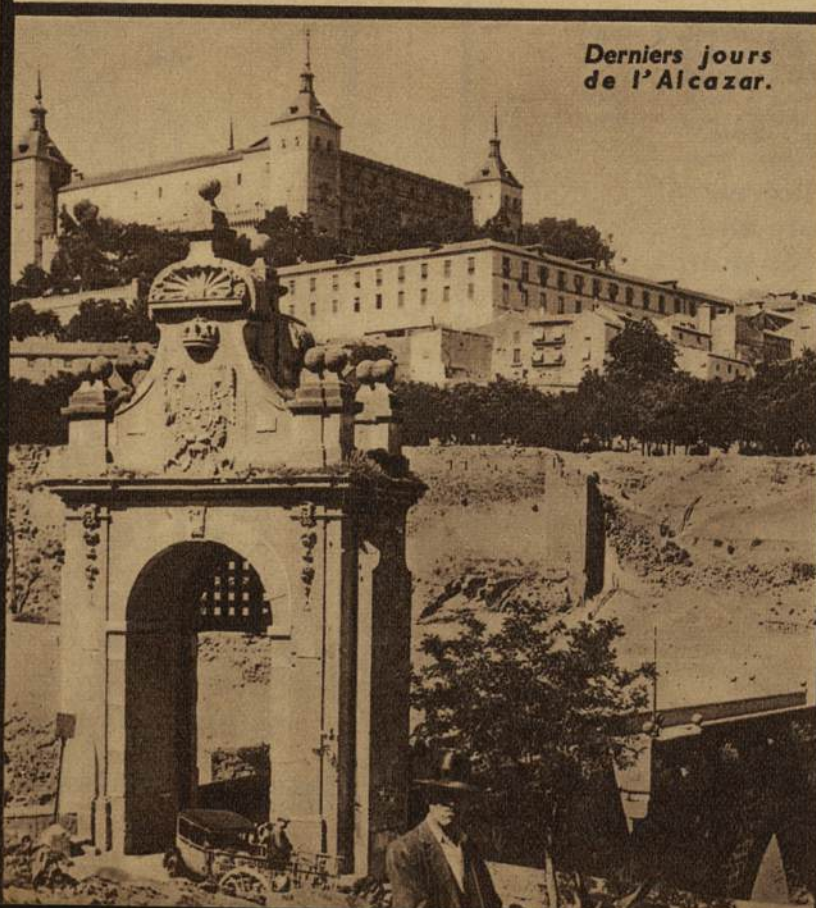
Qui, de plus, ne coûte rien, économisant Savon, Cristaux, Café, Thé, Eaux de Table, Gaz, etc., et facilite tous les travaux ménagers, lessive, cuisine, etc.

PRIX IMPOSÉ : 125 fr. TETTBRO, 1, rue Lord-Byron, Paris BALZAC 12-00

Le tour du



L'hydravion
transatlantique
bimoteur Jun-
ker-Jumo 205.



Derniers jours
de l'Alcazar.



NÉ par un jour de pluie, l'été de 1936, après une adolescence tumultueuse, achève de mûrir à la clarté des incendies. Les vieilles cités d'Espagne, sèches et résineuses, brûlent comme des torches. Notre époque veut des bûchers à sa mesure.

Vaincu, cerné dans son palais, Sardana-pale, au dessert d'une monstrueuse orgie, entraîna dans un incendie suicidaire ses gardes, ses femmes, ses mignons, ses chevaux, ses esclaves et ses trésors. Ainsi, plus d'un mortel goûte une sombre jouissance à la pensée que tout périt avec lui-même.

Parmi les mille chants et clameurs dont la discorde emplît notre ciel, le plus désespéré, le plus fou, c'est ce « Vive la mort » que poussent à plein gosier des adolescents rieurs et farouches. Vœu superflu ! L'homme a beau faire : la vie est la plus forte.

Après Monserrat et l'Alcazar de Tolède, l'Escorial sombrera peut-être demain dans l'océan des pinèdes en flammes, avec sa cargaison de chefs-d'œuvre. Du moins aurait-il fallu des siècles d'injustices, de cruauté, d'insouciance, de rancœurs, de haines accumulées, et des tonnes de combustible humain pour nourrir ce sinistre, affreux certes, mais logique.

Par contre, pour dévaster cent mille hectares de forêts dans les Maures ou l'Estérel, il suffit, à ce qu'on assure, d'un fumeur imprudent ou d'un cul de bouteille abandonné sur les aiguilles de pins par quelque touriste salisseur de paysages.

Grandes manœuvres et ouverture de la chasse complètent le tableau de cette fin d'été. Naguère, sous l'orme du mail, ou dans la fraîcheur d'un vieil hôtel provincial, M. le préfet, tout en faisant des vers et en observant une prudente neutralité, gagnait doucement le havre de la retraite. Et M. le bourgmestre n'avait à présider de kermesses héroïques que dans le cas d'une grande guerre qui, malgré tout, n'est pas tellement fréquent. C'en est fini de ces heureux loisirs administratifs. De l'Auvergne au Maroc, de Troyes à Bruxelles, tempête sur les préfetures. La détonation du browning des cri-

mes passionnels ou politiques — c'est la même chose — se mêle au sifflement du glaive ministériel pourfendeur d'oreilles préfectorales !

La joie de détruire est violente, mais brève. Et bon gré mal gré il nous faudra, à la sueur de nos fronts, replanter et rebâtir. Qu'on nous rende donc au plus vite le traditionnel et rassurant spectacle des chefs d'Etat posant une première pierre ou, selon des techniques plus modernes, versant la première cuillerée de béton d'un bâtiment quelconque, fût-ce l'un de ces palaces redoutables que les architectes menacent de substituer dans le panorama de Paris au Trocadéro désormais effacé.

L'incendie manqué de l'Opéra ne leur donnera pas l'occasion de déployer leur dangereux talent.

Quand le bâtiment va, tout va. Les dictateurs l'ont compris. M. Benito se fait photographe, truelle en main, cependant que M. Adolphe regarde défilier quarante mille terrassiers de choc, casque en tête et pelle sur l'épaule !

La parade des apothicaires du *Malade Imaginaire* à la Comédie-Française est une préfiguration de notre avenir.

Le monde entier marchant au pas de parade sous le commandement des haut-parleurs, est-ce là le spectacle que nous offrons aux passagers des avions qui, demain, franchiront chaque semaine l'Atlantique ? Leur faudra-t-il monter jusque dans la stratosphère pour que le monde, dépouillant ses rides sanglantes et grotesques, leur montre son vrai visage, celui qui n'est visible que du ciel ?

LE REPORTER.

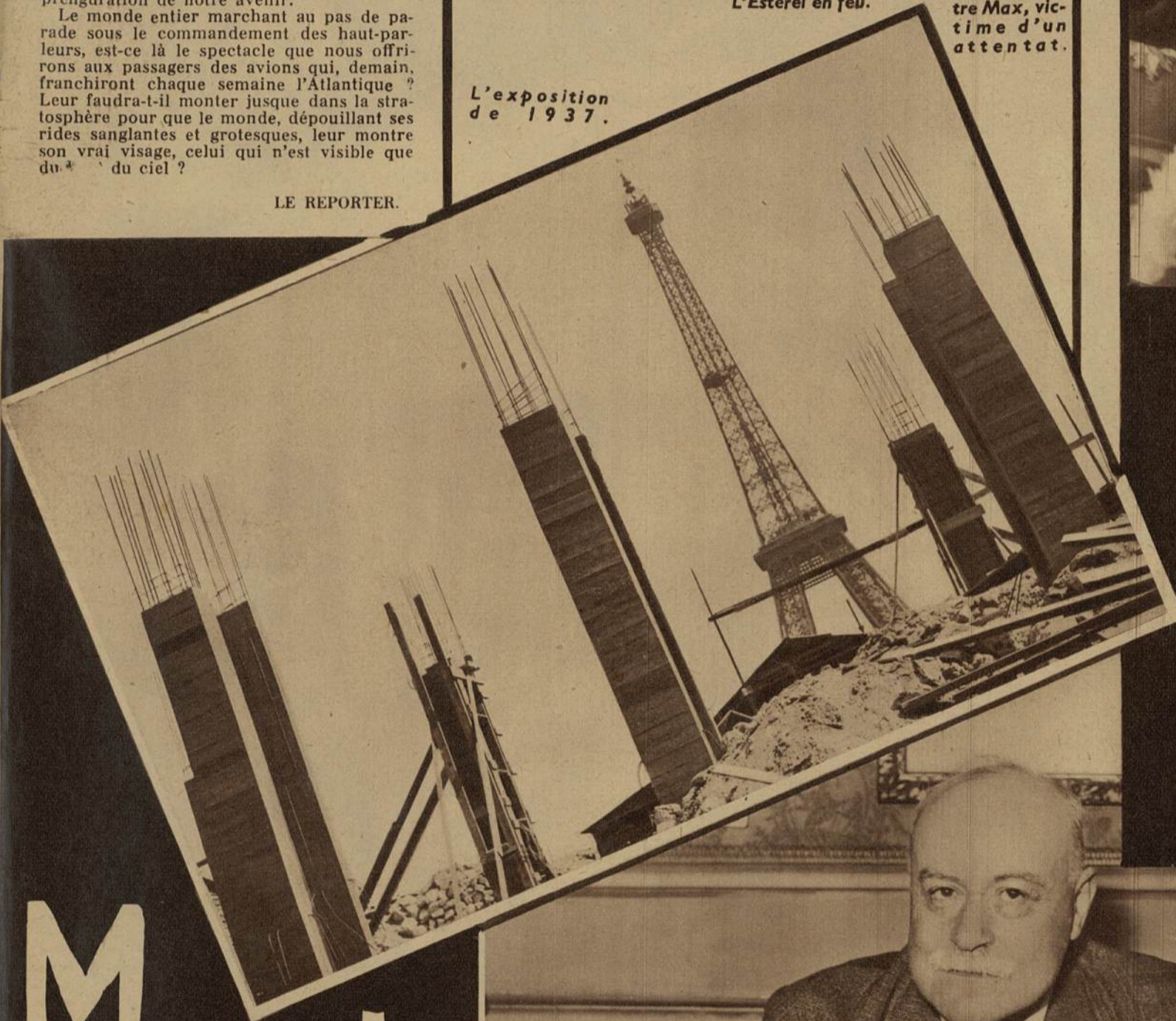


L'Estérel en feu.



Le bourgmestre Max, victime d'un attentat.

L'exposition de 1937.



M. Trouillot, ancien préfet.



**M
Monde
en 7
jours**



M. Seguin, nouveau préfet.

DETECTIVE

Directeur : Marius LARIQUE

LE FORCAT ÉVADÉ

L'invraisemblable aventure du bagnard Brenner, en rupture de ban, trois fois condamné en France sous de faux états civils.

Lire, page 13, notre enquête :
ÉVASIONS EN SÉRIE

